



Balthazar, malade de la tête

LETTRES

Réflexion de la commission diocésaine Justice et Paix sur la maladie mentale.

COMMISSION DIOCÉSAINE JUSTICE & PAIX

DU DIOCÈSE DE POITIERS



5 €

SOMMAIRE

- LETTRE 1	Itinéraire	3
- LETTRE 2	Lettre à une collègue enseignante	4
- LETTRE 3	Lettre du délégué pastoral de la communauté locale au délégué à la charité	7
- LETTRE 4	Réponse au délégué pastoral.....	9
- LETTRE 5	Lettre à d'anciens administrés	11
- LETTRE 6	Lettre à une mère de famille	13
- LETTRE 7	Lettre cachée d'un époux.....	16
- LETTRE 8	Lettre à tous les... "istes"	18
- LETTRE 9	Lettre à un étudiant en médecine.....	20
- LETTRE 10	Lettre à un théologien	21
- LETTRE 11	Lettre aux frères et sœurs, à la famille de Balthazar	23
- LETTRE 12	Lettre à un donneur de caution	26
- LETTRE 13	Lettre à une sœur de la communauté.....	27
- LETTRE 14	Lettre à un journaliste.....	28
	ANNEXE DE LA LETTRE 14 : Rapport d'expertise psychiatrique de B.	30
- LETTRE 15	Courrier des lecteurs	36
- LETTRE 16	Lettre de Balthazar	38
- TEXTE 17	Au seuil	40
• Adresses utiles.....		42
• Table alphabétique.....		43

LETTRE 1 : Itinéraire



Lorsque, après le document sur l'eau, la commission avait à choisir un nouveau thème, deux propositions sont venues : la prison et la maladie mentale. La prison avait pour elle l'actualité de l'ouverture d'un nouvel établissement à Vivonne. Et que deux d'entre nous sont engagés militants sur les questions pénitentiaires. Et que ça rimait bien avec "justice"... C'est cependant la maladie mentale qui l'a emporté sans que l'on sache, alors, très bien pourquoi.

Puis les réunions sont venues : des experts soignants, des parents, des maires. Au début, on a beaucoup parlé de la peur, englués que nous étions tous dans le discours sur les malades-criminels distillé à l'occasion d'affaires statistiquement négligeables mais humainement dramatiques et socialement ou médicalement des échecs. Ce n'est pas, on s'en doute, ce que nous voulions. Mais il est difficile de parler du vécu du malade mental ou de le partager si on ne l'est pas soi-même. Qui peut dire sa souffrance, sa solitude immense, même s'il est entouré et aimé, sa fragilité, le danger qu'il représente... pour lui-même, les violences dont il est victime, la nécessité impérieuse de le protéger ?

Chemin faisant, nous avons découvert les maladies, les médicaments, la planète des soignants et leurs chapelles à l'hôpital ou avec un cabinet en ville, la difficulté et l'insuffisance croissante des prises en charge.

Entre le malade et eux : les proches, la famille. Ceux-là pourraient parler de la difficulté d'accepter, de l'impossibilité "d'être à la hauteur", des fois où on traite mal le malade, de sa propre angoisse existentielle si profondément atteinte qu'il est difficile, impossible d'en parler. Et à qui parler ? On a parfois l'impression que la maladie mentale est la seule, le seul handicap qui soit encore un facteur d'exclusion.

Maladie, handicap / maladie sans handicap / handicap sans maladie / les deux à la fois... Des mots que les savants distinguent mais que la vie entrecroise. Il a fallu leur échapper. Nous est alors venue - allez donc savoir pourquoi, peut-être la période de l'Épiphanie - l'idée d'un(e) Balthazar(e). Une belle consonance pour évoquer l'étrangeté et la tendresse tout à la fois. Il était roi, et mage, et noir. Et alors ? Le nôtre se retrouve "malade de la tête", comme disent les enfants sans tergiverser.

Puis nous nous sommes mis à écrire non pas des textes, comme à l'habitude, mais des lettres. Lettres à Balthazar, à propos de Balthazar, de Balthazar.

Au plus près de la vie, nous avons essayé. De la vie de tant de personnes et de tant de familles. Combien ? Nous ne savons pas. Mais ce fut l'occasion - et la grande richesse - de découvrir que, dans notre groupe, quatre familles sur dix avaient été ou sont concernées.

L'échantillon serait-il représentatif ?



LETTRE 2 : Lettre de la directrice de l'école

Chère collègue,

J'ai appris votre nomination au poste d'enseignante de CMI dans notre école. Au nom de toute l'équipe, je suis heureuse de vous accueillir.

Vous allez avoir Balthazar parmi vos élèves. Balthazar était dans ma classe l'an dernier et j'ai pensé qu'il était nécessaire de vous parler un peu de lui pour que vous puissiez vous préparer à l'accueillir.

C'est un enfant un peu "spécial". Ses réactions ne sont pas toujours prévisibles. Il est particulièrement perturbé par tous les changements, tant au niveau des personnes que de l'emploi du temps. En classe, par exemple, il fait régulièrement le tour de sa table pour vérifier qu'aucune de ses affaires n'est tombée par terre. Quand il faut changer d'activité, ranger ses affaires et en prendre de nouvelles lui prend beaucoup de temps car il doit tout vérifier plusieurs fois. Ses relations avec les jeunes de la classe sont très fugaces : il peut commencer un jeu puis laisser tout tomber pour aller dans un coin de la cour et tourner en rond sans raison. Ces comportements ne sont pas compris par les enfants de l'école. Ils ont du mal à créer des liens et ont tendance à ne pas s'occuper de lui.

En classe, quand on forme des équipes ou des duos de travail, il faut essayer de trouver des camarades qui puissent fonctionner avec lui. Ce n'est pas toujours ceux que nous croyons qui ont cette compétence. Cependant, les élèves de sa classe ne se moquent pas de lui. Ils ont plutôt tendance à le protéger. Mais, sur la cour, les attitudes et les regards des élèves des autres classes et de certains adultes qui le connaissent peu sont assez stigmatisants. Je n'ai pas l'impression que Balthazar s'en rende compte, mais cela viendra forcément en grandissant. Ses parents le vivent douloureusement et c'est actuellement à travers eux qu'il ressent l'inquiétude, voire l'angoisse, qu'il provoque.

Balthazar a 10 ans. Ses compétences sont surprenantes : il a une notion du temps qui m'a toujours semblé extraordinaire : sans montre, il sait exactement quand le taxi doit venir le chercher pour ses prises en charge à l'hôpital de jour et commence à s'agiter s'il est en retard. Il a réussi à apprendre à lire grâce à un travail très systématique et à un investissement très important de sa famille, de son orthophoniste, de l'enseignante et de l'auxiliaire de vie scolaire¹ qui l'a suivi cette année-là. Il lit bien oralement, peut répondre à

¹ Depuis 1998, l'Education nationale embauche des salariés en CDD à temps partiel ou à temps plein pour accompagner l'intégration des élèves handicapés. Les AVS, auxiliaires de vie scolaire, comme les EVS, employés de vie scolaire, sont employés en contrats aidés de cohésion sociale pouvant durer de six mois à deux ans, voire jusqu'à cinq ans, pour des employés porteurs de handicaps ou des seniors de plus de 50 ans. Ces emplois s'adressent en premier lieu à des personnes qui souhaitent accéder à des carrières du travail social et à des personnes qui ont des difficultés à accéder à l'emploi. Elles reçoivent un module de formation d'adaptation à l'emploi d'une durée minimale de 60 heures consacrées à une information générale sur les structures scolaires et sur les dispositifs de prise en charge des enfants handicapés. En juin 2009, les AVS et EVS étaient 127 660 et accompagnaient 45 000 élèves de la maternelle au lycée.

de Balthazar à sa future enseignante

des questions simples mais a des difficultés à saisir l'implicite et les subtilités d'un texte. Il a les mêmes difficultés pour rédiger : il sait décrire mais ne peut pas imaginer. En maths, il est assez performant pour tout ce qui est systématique, pour la numération et les opérations. Dans ce domaine, il retient bien ce qu'il apprend. En géométrie et pour la résolution de problème, c'est beaucoup plus difficile. Je n'ai pas réussi à comprendre le fonctionnement de sa pensée. Il s'arrête souvent sur des détails et a du mal à saisir les situations globalement. En éveil, il est intéressé et curieux et a des connaissances mais ne les montre pas toujours à bon escient. En sport il a du mal à reproduire un mouvement, manque d'équilibre et de souplesse, mais aime le jeu.

Étant donné son âge, il devra, quoi qu'il arrive, sortir de l'école primaire à la fin de l'année prochaine car il aura 11 ans². Comme vous le savez, on ne peut redoubler qu'une seule fois avant l'entrée en 6e. Il est donc important de discerner ce qui lui sera nécessaire au collège, tout en sachant que ses acquisitions sont, comme ses réactions, très imprévisibles. Il peut se trouver en difficulté pour des savoirs de base et réussir des exercices beaucoup plus compliqués.

L'an dernier, Balthazar avait l'aide de Corinne, une AVS (auxiliaire de vie scolaire), douze heures par semaine. Cette aide s'est mise en place à partir du milieu du mois d'octobre et il y a eu quelques périodes d'absence pour formation et pour maladie. Corinne n'a pas de formation spécifique, son rôle est d'aider à compenser le handicap. Elle est attentive aux besoins de Balthazar et apporte un soutien véritable, mais il faut aussi la diriger dans son action et parfois l'arrêter quand elle "aide" un peu trop Balthazar pour les contrôles.

Quand nous nous sommes réunis avec l'enseignant référent³ en ESS (équipe de suivi de scolarisation), nous avons constaté que Balthazar apprenait et progressait à son rythme et nous avons demandé qu'il bénéficie

² L'école primaire accueille les élèves de 6 à 11 ans. Après 11 ans, toute demande de maintien en primaire doit faire l'objet d'une dérogation qui n'est accordée qu'à titre exceptionnel.

³ Constitue un handicap, au sens de la loi de 2005, toute limitation d'activité ou restriction de participation à la vie en société subie dans son environnement par une personne en raison d'une altération substantielle, durable ou définitive d'une ou plusieurs fonctions physiques, sensorielles, mentales, cognitives ou psychiques, d'un polyhandicap ou d'un trouble de santé invalidant. Il ne s'agit pas d'une définition médicale, mais plutôt sociale : on nomme handicap la limitation des possibilités d'interaction d'un individu avec son environnement.

Depuis 2005, dans chaque département, des enseignants référents de la scolarisation des élèves handicapés (ERSEH) coordonnent les équipes de suivi de scolarisation (ESS) qui se réunissent chaque année, ou plus souvent, avec les parents, pour définir le projet personnalisé de scolarisation (PPS) de l'élève. Ils font le lien avec la maison des personnes handicapées (MDPH) et la commission des droits et de l'autonomie des personnes handicapées (CDAPH).

Le projet personnalisé de scolarisation (PPS) précise les modalités de déroulement de la scolarité de l'enfant handicapé (orientation, aménagements, matériel pédagogique, accompagnement, etc.)

encore d'une AVS l'an prochain. Le contrat de Corinne ne pouvant pas être renouvelé (elle a déjà fait ses deux ans), il y aura une nouvelle personne en classe à ses côtés mais je ne sais pas quand ni comment Balthazar acceptera ce nouveau changement.

Balthazar a un dossier à la MDPH⁴ (maison des personnes handicapées). Cette situation permet de coordonner les prises en charge des différents professionnels et d'assurer un suivi dans le temps.

La reconnaissance de son handicap a été difficile pour ses parents mais elle permet de porter un autre regard sur ses comportements et de mettre en place les réunions de suivi de scolarisation qui rassemblent tous les professionnels qui travaillent avec lui. Ces regards croisés sont enrichissants et le pédopsychiatre considère que son évolution est positive, ce qui fait du bien à entendre.

Accueillir Balthazar n'est pas facile, mais il est certain que sa présence à l'école a aidé les élèves à accepter la différence et à bannir les moqueries et les sarcasmes de leur vocabulaire. C'est déjà une victoire. Il m'a semblé que l'ambiance en classe entre les jeunes était plus bienveillante l'an dernier qu'elle ne l'était l'année précédente. Pour le reste, pour les apprentissages qu'il peut faire dans le cadre scolaire, il est assez difficile de se prononcer. L'évaluation est bien difficile.

Je vous souhaite une très bonne année et je suis persuadée que vous aurez d'autres satisfactions à travailler avec Balthazar et ses camarades de CM1.

Bien cordialement,

Madame T., directrice

⁴ La maison des personnes handicapées (MDPH) a été créée en 2005 dans chaque département. C'est un guichet unique pour l'accueil et le suivi des personnes handicapées. La commission des droits et de l'autonomie des personnes handicapées (CDAPH) siège au sein des MDPH. Elle prend les décisions relatives à l'ensemble des droits de la personne handicapée, notamment en matière d'attribution de prestations et d'orientation et donc relatives au projet personnalisé de scolarisation (PPS), en particulier en ce qui concerne la scolarisation et l'attribution d'heures d'AVS.

LETTRE 3: Lettre du délégué pastoral de la communauté locale de N. au délégué à la charité¹

Objet : Balthazar

Cher délégué à la charité de notre communauté locale,

Lors de notre dernière réunion, tu as attiré à juste titre l'attention de l'équipe d'animation de notre communauté locale sur la personne de Balthazar, dont tu as fait récemment la connaissance. Tu honores certes ta mission en voulant ainsi nous sensibiliser à l'accueil inconditionnel de tous ceux qui viennent frapper à la porte de notre communauté locale et réclament notre sollicitude. Mais - ne le prends pas mal - je crains en la circonstance que ta générosité ne t'aveugle sur certaines réalités et que ton zèle ne te rende inconscient de nos propres limites.

La réalité de Balthazar, c'est, tu ne peux l'ignorer, celle d'un grave malade psychique, dont les troubles sont susceptibles de déstabiliser les personnes qui entrent avec lui en relation. Balthazar est un maniaque du téléphone : il m'est arrivé d'avoir, un samedi, près de dix appels de lui à la suite (je sais que d'autres personnes de la communauté locale ont eu, les unes après les autres, à subir ces mêmes désagréments) ! Et à chaque fois, c'est la même rengaine plaintive, débitée d'une voix monocorde, qui finit par m'excéder : *"Les membres de cette communauté sont bien peu accueillants, personne ne m'adresse la parole à la sortie de la messe, encore moins quand il y a un pot convivial ; en particulier les jeunes parents ne s'occupent pas de moi, ils ne s'occupent que d'eux-mêmes et de leurs enfants. Je voudrais entrer en contact avec des personnes jeunes, les personnes âgées me mettent trop mal à l'aise... Et telle ou telle autre personne, je m'en détourne car elle ravive mes phobies physiques..."*

¹ Dans le diocèse de Poitiers, les communautés locales catholiques s'organisent selon trois missions, auxquelles veillent un délégué et son équipe : l'annonce de la foi, la prière et la liturgie, la charité. L'équipe des délégués comporte en outre un délégué à la vie matérielle et un délégué pastoral, ce dernier étant au service de la communion de la communauté. Ce groupe constitue, avec le prêtre, l'équipe d'animation de la communauté locale.

Naturellement, Balthazar ne prend aucunement la peine de savoir s'il me dérange ou non, si je suis disponible ou non pour écouter sa litanie de reproches et d'accusations pénibles à entendre; il est évidemment incapable de se décentrer de lui-même, des obsessions qui l'enferment et dans lesquelles j'ai l'impression qu'il se complait. Je ne sais trop comment je trouve encore la patience de lui répondre et de lui faire comprendre que sa propre attitude n'aide pas - c'est le moins qu'on puisse dire - à ces rencontres qu'il réclame pourtant avec tant d'insistance.

As-tu remarqué qu'au dernier repas convivial de la communauté locale, alors que l'occasion lui était donnée de se tourner un peu plus vers autrui et que les circonstances y étaient particulièrement favorables, il est resté à un bout de table à engloutir en silence l'assiette qu'il allait remplir régulièrement à ras bord au buffet? Tu avoueras que c'est décourageant! Pourtant, plusieurs d'entre nous lui avaient adressé la parole en début de soirée, mais la conversation avec lui est bien difficile à prolonger...

Et quand, il y a quelques mois, il s'était agi d'accompagner Balthazar pour un éventuel chemin vers la confirmation, plus d'un s'est usé à essayer de trouver des interlocuteurs qui puissent entrer vraiment en dialogue avec lui. Sœur L., dont on connaît pourtant les trésors de patience, a finalement dû renoncer à s'impliquer davantage auprès de Balthazar, faute de discerner clairement ses motivations et ses souhaits, mais aussi profondément déstabilisée par son attitude égocentrique et par ses diverses phobies.

Oui, que pouvons-nous faire de plus pour Balthazar, comme tu veux nous y inviter? Pouvons-nous raisonnablement espérer que l'accueil, la bonne volonté et la générosité de quelques chrétiens soient en mesure de faire pour lui les miracles qu'un traitement médical lourd est visiblement incapable de réaliser?

Sans doute, cher délégué à la charité, cette correction fraternelle va-t-elle te choquer; mais en tant que délégué pastoral, il me paraît responsable d'invoquer aussi le principe de réalité pour que la sollicitude envers Balthazar ne nous entraîne pas dans des entreprises qui mettraient en péril l'équilibre de la communauté.

Fraternellement,
M., délégué pastoral de la communauté locale

LETTRE 4: Réponse au délégué pastoral de la communauté locale

Cher délégué pastoral,

Je reçois ta lettre avec autant de joie que de perplexité. Je comprends tes amicaux re-proches sur mon attitude et mes insistances. Si j'ai été maladroit en faisant appel à votre attention sur la situation de Balthazar, je te demande de m'en excuser. Peut-être était-ce de ma part un appel à vous tous pour partager mes propres angoisses, mes propres interrogations, et finalement, pour exprimer moi-même ce que j'ai du mal à saisir et à vivre face à lui.

Je connais la situation psychologique de Balthazar. Ou plutôt, non. Je ne la connais pas, parce que je ne connais pas ce qui m'est si étranger en lui, du point de vue médical et du point de vue de la vie quotidienne. La maladie psychique me semble créer un tel fossé que je suis bien conscient de ne pouvoir tout comprendre de ses attitudes et de ses réactions. Je suis aussi démuni que vous tous, et je discerne là mes propres blessures. Non seulement qu'il me renvoie à mon incompétence, mais aussi aux incohérences de mon propre comportement face à lui.

Tu dis en finale que cela pourrait mettre *"en péril l'équilibre de la communauté"*. Oserais-je dire, en provoquant, que c'est bien ainsi ? Notre communauté pourrait bien se satisfaire des habitudes sereines de ce que nous savons faire ensemble, nous qui nous ressemblons tant. Elle pourrait contempler la quiétude qui l'habite, donner à chacun son lot de certitudes et de moments chaleureux. Mais ne sommes-nous pas poussés au déséquilibre permanent par cet Evangile qui nous réunit ? Nous ne comprenons pas Balthazar, pas beaucoup moins que nous ne comprenons le Christ. Evidemment, ni notre société, ni nos communautés ne sont habituées à se laisser déplacer par ce qui leur est étrange ou étranger. On peut même constater que tout ce qui est différent tend à être sacrifié, enfermé, écarté, expulsé, renvoyé "aux frontières". Nous laisserons-nous aller aux mêmes tentations ?

Bien sûr, comme je le disais, Balthazar vit la maladie, et nous sommes démunis parce que nous n'en connaissons rien. Je ne considère pas qu'il faille "faire des miracles". Peut-être n'avons-nous rien à "faire", rien à produire dans le sens de la guérison. J'entends dans tes propos cette déception de ne rien pouvoir faire comprendre à Balthazar. Lui faire entendre que *"son attitude n'aide pas"*, qu'il *"n'entre pas en dialogue"* lors d'une préparation à la confirmation, qu'il ne fait pas d'effort *"pour se tourner vers autrui"* aux repas conviviaux. C'est tout à ton honneur de vouloir changer les choses en lui. Mais ne peut-on penser qu'il n'y a rien à faire, rien à vouloir changer chez lui selon nos propres critères ? Pourra-t-on accepter que la sollicitude puisse suffire, avec un tantinet d'empathie ? Balthazar restera sans doute pour nous différent, comme sont différents les enfants autistes, les malades d'Alzheimer, ceux qui souffrent de "handicaps glorieux", et auxquels nous nous adaptons sans espérer autre chose que de vivre avec eux. Je me souviens de cet adulte polyhandicapé qui criait à la messe il y a quelque temps. Personne n'aurait songé à lui faire changer d'attitude, et il nous renvoyait à chaque fois - nous en parlions - vers la sollicitude de Dieu à l'égard de chacun, quel qu'il soit. J'ai dit, vivre avec eux, et non pas vivre malgré eux, ou vivre pour ce qu'ils devraient être à nos yeux. Côtayer Balthazar en silence, même si ce silence est habité de ses mots difficiles à comprendre et à entendre.

Le dialogue, la parole partagée, est un grand et beau défi dans notre communauté. Je porte ce souci avec toi, crois-le bien. Mais de quelle parole s'agit-il ? N'aurait-elle qu'une forme unique, où les parties parleraient avec les mêmes mots, les mêmes concepts, les mêmes logiques ? Entendrons-nous un jour la parole de ceux pour qui elle est si différente ? Balthazar crie, râle, avec des logiques qui au mieux nous laissent pantois, au pire nous agacent profondément. Ce cri est-il à entendre au premier degré, ou notre oreille laisse-t-elle une place gratuite à ce qui nous échappe, à ce que nous ne maîtrisons pas ? La maladie enfouit peut-être - le comprendrais-je un jour ? - la pensée au fond de circonvolutions obscures. Quand nous entendons de sa bouche que *"la communauté est bien peu accueillante"*, quelle pensée, quel ressenti cela exprime-t-il ? Ne se parle-t-il pas à lui-même ?

"Personne ne m'adresse la parole", dit-il encore. Personne n'a les mots, les codes, pour lui adresser une parole qu'il entende. Et laissons lui faire ce constat.

Je t'ai parlé un jour de vérité dans les relations. Pourquoi avons-nous tant de mal à avouer à Balthazar que sa maladie (dont il est bien conscient) nous déstabilise, que nous sommes fragiles face à elle ? Que nous n'avons pas de réponse à lui apporter. La relation réelle entre deux personnes est à ce prix qu'elles se dévoilent en toute vérité. Pourquoi ne dis-tu pas à Balthazar que ses coups de téléphone sont trop longs ou trop fréquents pour ce que tu peux supporter. Tu as le droit - le devoir - de dire ce que tu ressens, des souffrances que tu vis, comme lui. La patience, dont tu dis manquer, n'est pas une faute, elle est une réalité "avouable". Balthazar peut bien entendre ta souffrance, puisqu'il sait que tu entends la sienne. Tu as même le droit de ne pas répondre au téléphone quand cela te gêne. Je le fais bien moi aussi pour ma belle-mère quand je suis à table.

J'ai dit que nous ne comprenions pas tout (bien peu en fait) de la maladie psychique. Restons alors sur le chemin pour appréhender toujours mieux ce que ses symptômes entraînent. Nous sommes en relation (c'est bien un des rôles d'une communauté locale) avec un certain nombre de "spécialistes", qui peuvent nous aider dans ce sens. Il ne s'agira pas de vouloir devenir des soignants, mais d'encaisser plus sereinement les coups que ce dont souffre Balthazar nous assène. Non pour devenir insensibles, bien sûr, mais pour ajuster la façon dont nous devons vivre à ses côtés. Est-ce le dialogue renouvelé ? Est-ce le silence ? Est-ce une main dans la sienne ? Est-ce la fermeté ? Si nous ne savons pas par nos propres approches maladroitement, d'autres peut-être, professionnels ou familiers, nous éclairerons.

Je suis bien conscient que je ne t'apporte pas les solutions pratiques que tu attends peut-être. Tu remarques que j'ai posé ici beaucoup de points d'interrogations. C'est sans doute que l'incertitude m'habite sur le sujet. Ma foi fragile y est sans doute pour quelque chose. En tout cas, l'Évangile ne me laisse pas en repos et ne me promet pas de trouver des solutions à tout. La foi de notre communauté nous oblige à ne pas choisir de chemin commun pour tous, d'expression uniforme et de certitude de toute puissance. Sinon, choisissons les formes anciennes, où le moule unique d'une soumission totale valait plus que la liberté de baptisés. Notre foi commune est un signe pour le monde, disions-nous l'autre jour en parlant de l'Espérance. Le signe sera alors celui de ne pas tout vouloir comprendre et maîtriser et que les personnes malades peuvent vivre avec nous comme elles sont, avec leurs cris incompréhensibles et leurs attitudes décalées.

Sache que nous pouvons en reparler à tout moment, et que la vie de notre communauté nécessite même que nous puissions livrer nos difficultés à tout moment.

*En toute amitié fraternelle,
Le délégué à la charité*

LETTRE 5: Lettre à d'anciens administrés

Madame, Monsieur,

Dans votre dernier courrier qui m'a tellement fait plaisir, vous me demandez des nouvelles "du pays" et de Balthazar dont l'histoire a marqué les esprits et dont on parle encore.

Pour la commune, les jours succèdent aux jours sans que rien ne les distingue. Pour Balthazar, je serai plus longue en restant objective, du moins je l'espère tant nous avons tous ici fini par perdre patience et impartialité dans ce moment de vie.

Balthazar, vous le savez, nous était arrivé sous la protection de P., magistrat à la retraite, dont la renommée sulfureuse a sans doute renforcé le caractère "d'étranger" qu'on attribue ici aux nouveaux arrivants. P. n'était pas réputé pour ses fréquentations et de là à croire que Balthazar n'en était pas une bonne, il n'y avait qu'un pas à faire...

Mais souvenez-vous: tant que son protecteur a vécu, Balthazar menait la vie de tout un chacun, bavardant avec les voisins et partageant la vie communale. C'est à la mort de P. que son comportement a commencé à se dégrader et d'abord aux dépens de sa famille. Beaucoup de doutes ont plané sur ses agissements: battait-il sa femme, violait-il sa fille? Mais sans plaintes, pas d'enquête et libre cours était laissé aux suppositions, à la rumeur.

C'est quand sa fille est partie le jour de sa majorité que l'agressivité est sortie des murs de la maison (elle est revenue pour l'enterrement de sa maman et longtemps après le décès de son père pour rencontrer ceux qui l'avait aimée et dire son chemin, elle est infirmière, épouse et mère).

Quelque temps après ce départ, son épouse tombe malade et l'agressivité monte une marche: apparaît l'isolement. Balthazar interdit les visites, celles des plus proches mais aussi de plus en plus souvent celle des soignants, ce qui oblige à une première salve d'interventions. Mais la maladie fait vite son œuvre et l'on dit qu'elle est morte de chagrin.

Les fils, dont on a colporté "qu'ils n'étaient pas bons à grand-chose", quittent à leur tour le domicile et alors l'attitude de Balthazar devient difficilement supportable pour les voisins immédiats, qu'il menace, et pour moi-même dont il récuse la médiation. Balthazar, n'ayant plus rien à perdre et sans doute pour exister encore dans ce village où tout l'abandonne et où désormais on se méfie autant de l'"étranger" que de son "étrangeté", se met à faire régner la peur.

De sa fenêtre, il injurie les gens en s'attaquant à leur "honorabilité" puis à n'importe quel moment de la journée ou de la nuit tire sur les chats. Un chat meurt, une cuve à fioul est atteinte. La dangerosité de Balthazar est réputée évidente et, sous la pression d'un groupe d'habitants qui n'osaient plus franchir leur seuil (même si je les accompagnais) et vivaient sous antidépresseurs, j'ai dû intervenir d'une manière ostensible et montrer si je choisisais le camp de la "folie" ou celui de la "normalité".

Le représentant de l'ordre que je suis pour l'occasion ("et d'ailleurs tu es payée pour ça") décide donc de substituer un dialogue formaliste au dialogue de bon sens. Avec les gendarmes, nous intervenons auprès de Balthazar pour lui demander de laisser le voisinage en paix et de ranger son arme. Il se calma un peu mais, normal, il ajouta mon nom à la liste de ses cibles. Et chaque samedi, jour de ma permanence, il me rendait visite en me plantant avec vivacité son bâton entre les yeux. J'ai connu accueil plus chaleureux et plus convivial !

Voyant que je ne rentrais pas dans son jeu et qu'il ne m'assignerait pas à résidence, ce qu'il était d'ailleurs lui-même, il retourna à sa fenêtre et s'adonna de plus en plus à la gâchette. Un soir où l'alcool avait coulé davantage et où sa rage était plus forte que de coutume, Balthazar nous a obligés à intervenir, "la poulaille" comme il disait et moi. Mes compagnons m'ont demandé de rentrer la première pensant, sans doute à raison, qu'il serait moins violent avec moi qu'avec eux. Merci pour le sentiment de sécurité que l'on éprouve l'espace d'un très bref instant ! Il est environ 22h, nous discutons et lui demandons de présenter son fusil, ce qu'il fait. Un fouille permettra de trouver deux autres armes dont une interdite. Vers minuit ou une heure, le climat s'étant apaisé nous repartons.

"Désarmé", Balthazar continuait à menacer avec la parole et le bâton au désespoir des riverains, si bien qu'un jour je demandais à son médecin s'il n'existait pas des remèdes susceptibles de calmer notre homme. Le praticien, visiblement énervé par mon humble requête, me renvoya dans mes buts, proclamant qu'il ne signerait pas un internement d'office - que je ne lui avais pas demandé et auquel pensait-il peut-être ! Pour l'anecdote, ce médecin quittait sans crier gare son cabinet peu après, laissant ses clients désappointés. La fragilité est partout.

Puis, au bénéfice de l'abandon volontaire de son traitement, Balthazar est retourné progressivement dans ses murs, une autre prison que celle qu'il avait peut-être connue. L'état de délabrement dans lequel il entra "satisfaisait" chacun, et lui sans doute en premier, au point qu'il est mort seul, tombé dans sa cour. Au bout de 48h de signes apparents de vide, les voisins m'ont appelée (j'habitais Poitiers) et c'est avec les gendarmes que je rentrais chez Balthazar pour la troisième et dernière fois. Ses fils, à ma demande, sont venus. Ils ont exprimé leur ressentiment contre leur père par un crachat et en allumant, dès le lendemain, "un feu de joie" avec ce qui restait dans la maison.

Des "Balthazar" de la commune, celui-ci fut le plus triste. S'il était né d'une "famille connue", si on avait su où était son "ailleurs", si au lieu de brandir la peur du gendarme, on avait pu éduquer le regard des habitants, si la médecine avait été plus préventive et coopérante, nous aurions peut-être évité ce drame familial et cette "psychose" collective.

"L'indésirable" n'est plus. Il fait bon vivre au village mais quelque chose me dit que d'autres Balthazar sommeillent.

Le maire

LETTRE 6 : Lettre à une mère de famille

Bonjour,

On ne se connaît pas beaucoup mais on a un point commun, on est chacun parent d'un enfant différent, atteint dans ses facultés mentales. Si aujourd'hui j'écris ces lignes, c'est pour témoigner de ce qu'est ma vie depuis, comment elle a été profondément modifiée après cet événement.

Je suis maman d'un enfant de 24 ans : Balthazar, porteur d'un handicap mental. C'est mon troisième enfant. Au départ, j'ai ressenti cette annonce comme une catastrophe, j'étais accablée, écrasée. C'est un choc qui est venu rompre brusquement l'équilibre que je m'étais construit patiemment et que j'essayais de sauvegarder tant bien que mal jusqu'alors. Cette épreuve a volatilisé mes repères. Derrière ce dépouillement qu'a entraîné cette épreuve, ce n'est pas rien que j'ai retrouvé, mais une énergie que je n'imaginai pas avoir en pareille circonstance. Je me découvrais peu à peu et ce à travers mes contradictions, je découvrais mes faiblesses et mes ressources.

Cette nouvelle expérience que j'allais vivre prenait un sens pour moi dans la mesure où elle me faisait prendre conscience de ce que j'étais réellement. C'est encore et toujours vrai aujourd'hui, dans la mesure où rien n'est acquis définitivement avec Balthazar. Chaque difficulté est vécue comme étant l'occasion de me questionner et me positionner à nouveau, de m'enrichir. Comment développer au mieux ses possibilités, comment l'aider à développer au mieux ses capacités, pour quelles finalités ?

Aujourd'hui, je pense que c'est moins l'événement lui-même que la manière dont je l'ai vécu et dont je le vis encore qui est important et qui a un sens.

Mon premier objectif après cette annonce était "d'accepter" cet enfant différent avec tout ce que cela représente : les espoirs, les joies, mais aussi les interrogations, les doutes, les difficultés, les découragements.

En fait, je me suis rendu compte très tôt que je ne pouvais pas l'accepter une fois pour toutes mais que c'était chaque jour qu'il me faudrait l'accepter, et ce à travers chaque événement, positif ou négatif. Ce fut le commencement d'un long travail sur moi-même qui se prolonge encore aujourd'hui.

Cette annonce du diagnostic modifie le regard et les relations affectives mère-père-enfant. Les réactions sont différentes selon les personnes, soit le rejet, soit la surprotection. Les deux attitudes, celle qui infériorise l'enfant, et celle qui veut le normaliser, sont aussi préjudiciables l'une que l'autre. La première par défaut d'ambition, la seconde en niant le handicap et donc en empêchant que des méthodes appropriées d'éducation et d'intervention soient mises en pratique.

Ce qui importe, c'est de l'éduquer comme une personne en potentiel et en devenir, plutôt qu'en malade ou déficient.

Je suis passée successivement par tous les états d'âme possibles et imaginables. J'ai vécu une succession de phases, d'abord une phase de choc. Qu'est-ce qui m'arrive ? Je me suis sentie assommée. Je n'entendais plus rien puis une phase de révolte, de négation. Mais pourquoi est-ce à moi que cela arrive ? Ce n'est pas possible. C'est sûrement une erreur. Puis une phase de rejet. J'ai éprouvé des sentiments très forts : haine, violence, désir de mort. La déficience mentale reste le handicap le plus tabou dans nos

pays "développés", où les exigences intellectuelles sont grandes, et pour moi c'était le pire qui pouvait arriver. Ces sentiments sont très difficiles à dire, écrire ou exprimer, mais il m'arrive encore de les ressentir lorsque je suis confrontée à de grosses difficultés.

Puis une phase de culpabilité, cette phase est ressentie justement face aux sentiments de rejet que j'ai pu éprouver, mais aussi dans la responsabilité de ce qui arrive. Qu'est-ce que j'ai fait ? Est-ce que c'est à cause de moi ?

Puis une phase de peur, d'angoisse, j'ai eu l'impression que tout s'écroulait autour de moi. Je ne savais plus à quoi me raccrocher. Que va-t-il m'arriver ? Qu'allons-nous devenir ? Comment vais-je faire ? Que vont penser les autres ? Comment vont réagir nos familles, nos amis, nos voisins, nos collègues ? Et enfin une phase d'espérance, on doit pouvoir faire quelque chose. Il existe certainement un traitement.

Le rôle des parents est fondamental. Ce sont eux qui interviennent chaque jour auprès de leur enfant, pour le stimuler, le solliciter, mais aussi préserver dans cette relation d'amour qui est en train de se construire et qui est indispensable au bon développement de l'enfant :

- de la patience pour répéter inlassablement,
- un équilibre pour accepter les périodes d'incertitude,
- de l'intuition pour mieux sentir ce que vit ou ce dont a besoin l'enfant,
- une bonne dose de créativité pour trouver tous les moyens susceptibles de le faire progresser, tout ceci avec beaucoup d'amour.

Il me semble important de rejoindre une association : elle joue un rôle important en donnant des informations utiles mais surtout en nous mettant en contact avec d'autres familles avec lesquelles il est possible de partager ce vécu que nous avons en commun. Elle nous permet d'échanger des adresses de professionnels, des conseils, des possibilités, mais surtout de partager des angoisses communes, des espoirs possibles. Elle crée une dynamique qui permet de devenir des parents acteurs de projets et favorise le partage d'objectifs et d'ambitions et surtout nous permet de sortir de notre isolement.

Qu'est-ce que Balthazar m'apporte ? Il n'est pas facile de répondre à cette question avec objectivité. Quelle aurait été ma vie sans la naissance de Balthazar ? Est-ce que sa naissance a changé ma façon d'être, ma façon de vivre ? Est-ce que mon parcours eût été le même avec lui ou sans lui ?

A l'annonce de son handicap, j'étais persuadée que c'était le hasard ; aujourd'hui, je n'en suis plus aussi sûre... Nous voulions ce troisième enfant alors que nous en avions déjà deux autres, un garçon et une fille : le choix du roi ! Notre vie était sans difficultés particulières, tranquille, sans histoire ; Balthazar est né. Peut-on parler alors de hasard ? Ou est-ce que tout cela a un sens ? Les événements résultent peut-être du hasard, mais constituent en tous cas des opportunités de changement, de transformation.

Quelles sont ces transformations ? Balthazar m'a appris la patience ; l'enfant sans difficulté brûle les étapes, alors que l'enfant différent s'y attarde, a besoin de décomposer chaque stade élémentaire pour cerner et intégrer la solution. Ce qui semble évident chez tout enfant est acquis progressivement et au prix de gros efforts. Pour moi qui suis plutôt de nature vive et impatiente, quel bouleversement ! Balthazar m'apprend que chaque chose vient en son temps, il m'apprend à vivre au jour le jour, à goûter le temps présent sans vouloir anticiper. Répéter inlassablement, persévérer, prendre du temps sans avoir l'impression de perdre son temps, savoir accepter que toutes les étapes se fassent plus lentement, sans s'énerver, avec la conviction que ce qui importe, c'est le résultat final. Balthazar m'a

beaucoup aidée à progresser à ce niveau et j'ai pu transférer cette qualité dans d'autres domaines : professionnel et familial. Balthazar m'a appris la tolérance ; il m'oblige en effet à tout réinterpréter, à sortir des schémas classiques et connus préétablis. Mes croyances ont été bouleversées. En réalité, je deviens différente. Je me connais mieux, je connais mes faiblesses, mes limites ; je sais que je suis fragile et je connais mes fragilités. Je me sens plus ouverte aux autres, à leurs différences. Cette tolérance que j'éprouve vis-à-vis de Balthazar, je l'éprouve également vis-à-vis de moi-même et des autres.

Malgré tout le chemin parcouru avec Balthazar, cette blessure reste profonde et ma fragilité immense ; elle reste inacceptable.

Balthazar m'a aidée à développer des capacités et des compétences : je pense que la principale richesse que Balthazar m'a donnée est l'amour, en l'acceptant tel qu'il est. La meilleure preuve d'amour étant de le respecter dans sa différence tout en ayant des exigences envers lui. Pour moi, c'est le témoignage quotidien de ma confiance en lui et le signe de mon amour.

Balthazar m'apprend à ne pas me limiter aux apparences, mais à découvrir ce qui est important, à retrouver ce qui fait la valeur de l'être humain : la qualité de l'être, l'intelligence du cœur. En bref, à aller à l'essentiel tout en laissant de côté le superflu. En cassant tous mes anciens repères, je me suis révélée à moi-même, avec toutes mes contradictions, toutes mes ambiguïtés, ce que je suis en profondeur.

Balthazar m'apprend à avoir une autre lecture des événements et des choses afin de savoir profiter au maximum de l'instant présent. Avant, je pensais au bonheur comme étant un droit, un dû même ; aujourd'hui, je sens que je suis responsable de mon bonheur, je le construis, il ne dépend que de moi. Etre confrontée à des difficultés qui paraissaient a priori insurmontables, telles que la naissance différente, donne un sentiment de force, de sérénité et de paix intérieure face aux événements extérieurs. Ceci procure un bonheur profond. Je sais que j'ai cette force et elle m'aide dans tout ce que j'entreprends. Je vis désormais au jour le jour, pleinement.

A travers la présence de Balthazar et surtout le travail personnel qui a suivi, j'ai la conviction que la vie me lance une sorte de défi, qu'elle m'offre l'occasion de donner à mon existence une dimension que la naissance d'un enfant ordinaire ne lui aurait peut-être pas donné.

Chaque changement de situation, chaque nouvelle étape chez Balthazar sont d'abord vécus comme une source d'angoisses, de doutes et d'interrogations, avant de devenir à leur tour "ressource" jusqu'à l'étape suivante. Et à la paix intérieure, succèdent les plus grands moments de doutes et d'angoisse. C'est pour toujours et sans répit. Avec Balthazar, j'avance, je recule, je piétine, je prends du recul, je fais des bonds, je me blesse, je cicatrise, parfois je me sens sereine, forte, invulnérable, parfois je me sens fragile et impuissante, je chante et je pleure, je vis, je suis...

Aujourd'hui, Balthazar est heureux de vivre, il a un travail en milieu protégé et un rôle à jouer dans la société. Il vit encore avec nous mais est inscrit pour avoir une place dans plusieurs structures d'hébergement. Il sait qu'il est différent et il a besoin qu'on croie en lui.

Il y aurait encore beaucoup de choses à écrire, des faits précis à raconter mais ce n'était pas le propos de cette lettre. Pour terminer, ce que je vous souhaite vraiment, c'est de vivre cette épreuve pour avancer sur un chemin vers plus d'humanité à la découverte chacun de votre véritable force intérieure, et de vivre cet événement non comme une catastrophe mais comme un passage vers une autre lumière. Bonne route à vous !

La mère de Balthazar

LETTRE 7 : Lettre cachée d'un époux, à Balthazare, I

Une île

Une île au large de l'espoir

Où les hommes n'auraient pas peur

Et douce et calme

comme ton miroir

Une île

Claire comme un matin de Pâques [...]

Oh viens

Car c'est là-bas que tout commence

Je crois à la dernière chance

(Brel, "Une île")

Ma très chère,

Cette lettre, je devais l'écrire, elle est pour toi et pourtant je ne suis pas encore certain de te la donner à lire. J'hésite, de peur qu'elle risque de raviver ta souffrance, de te faire revenir vers ces jours et nuits difficiles et encore récents, de rouvrir tes plaies... Je la mettrai au fond du tiroir, en attendant... Un jour, peut-être...

Elle contient les mots que je n'ai pas pu prononcer hier, à l'hôpital, quand je me suis trouvé devant toi, les mots que j'aurais voulu te dire.

Tu semblais presque apaisée, oui, relativement. Disons moins angoissée, pas agitée, certainement sous l'effet de médicaments. Juste un peu tremblante et grimaçante, ta silhouette amaigrie d'épuisement. Tu m'attendais comme si de rien n'était. Depuis le jour où tu avais accepté le traitement, c'était la première fois que je t'ai retrouvée, toi Balthazare, ma femme, presque telle que je t'avais connue avant toute cette tempête. Ton visage, hier, ne portait pas ce masque de terreur, ou plutôt ce masque se trouvait comme plus éloigné, à distance. Il s'est tari, le flot de paroles saccadées, ambivalentes, ce délire comme on dit, au fond duquel, ici et là, des mots très justes, des mots touchant les choses dont tu ne voulais jamais parler auparavant. A ce déferlement de gestes et paroles, à cette agitation, succédait l'abattement : enfermement, fatigue, prostration sans fond... Et moi devant tout ça, bouche bée, impuissant, respirant cette angoisse qui émanait de toi, comme le seul fil nous reliant.

Et pourtant, cet après-midi d'hier, pendant notre promenade, tu remarquais les fleurs des champs qui parsemaient le gazon et les belles compositions florales de tulipes, de muscaris et d'autres fleurs encore dont tu connais les noms, sur les massifs travaillés par les jardiniers de l'hôpital. Nous nous sommes promenés autour d'une petite mare. Des canards aussi faisaient leur promenade aquatique. Les arbustes alentour, dans leur parure fraîche, printanière, complétaient ce petit paysage presque bucolique. Je scrutais ton regard secrètement quand il se posait sur une plante ou un arbuste en fleurs, n'osant pas te demander si tu entendais encore des voix, si tu te sentais encore suivie par des caméras. J'ai demandé, d'un ton neutre, si tu avais mal à la tête. En réalité, je voulais savoir si, comme pendant l'éruption de ta crise, il t'arrivait que ta tête "éclate", comme tu disais. Tu disais qu'elle éclatait en morceaux et tu voyais en même temps, oui, tu en étais sûre, que j'aurais un accident de voiture sur la route de mon travail. Tu m'avais supplié de ne pas prendre la voiture...

Tout cela était encore très vif dans ma mémoire et c'est pourquoi, me promenant hier avec toi, j'étais encore tout raide, tendu. Reste vif encore le souvenir de ta transformation soudaine, de l'agressivité qui ne

z, hospitalisée en psychiatrie suite à une crise

te ressemblait pas et que j'ai voulu fuir tout en étant comme collé à toi. A chaque éruption, je devenais tétanisé, figé, révolté, criant intérieurement : "Pourquoi tout cela ?" J'essayais de te parler. Je me souviens d'avoir pris ta tête entre mes mains, implorant que quelque chose se passe, transgressant les instructions de ton psychiatre : "Ne pas entrer dans son délire". Ton visage tout défiguré dans une grimace de terreur, d'une angoisse insupportable ; tu n'allais pas dormir de la nuit, malgré l'épuisement.

J'étais en train de te perdre. Tu étais là, devant moi et déjà quelque part ailleurs. Je devenais moi aussi malade de désespoir et d'impuissance.

Hier après-midi, tu es donc revenue, redevenue proche. Je voulais le croire. J'étais en train de te retrouver ; je ne voulais vivre que cet instant précis et m'efforçais d'écarter les souvenirs de ce qui s'était passé avant ton hospitalisation. Honteusement, je désirais dilater le temps de la promenade ou le figer. Et ainsi, on est devenu complices : j'ai voulu aussi écarter un autre instant, une demi-heure après, lorsqu'il nous faudrait rentrer dans le pavillon, dire à l'infirmier-surveillant : "Madame Balthazare est de retour". Tu allais m'implorer de t'emmenner à la maison, me faire un petit chantage : tu prendrais un bus qui circule non loin d'ici et qui s'arrête même sur le campus de l'hôpital. Tu deviendrais comme un enfant abandonné...

Et bien sûr, ce moment est arrivé. J'étais envahi d'une compassion déchirante, d'une culpabilité confuse et d'un soulagement lâche lorsque le surveillant, aidé par une infirmière, s'est mis à te persuader que c'était encore trop tôt, que tu verrais un médecin qui déciderait... et ainsi de suite. D'un mouvement doux, mais ferme, ils se sont dirigés avec toi vers ta chambre tout en me faisant signe de m'éloigner vite pour ne pas prolonger l'épreuve.

Je me suis trouvé sur le parking, un peu comme ivre. Je me suis de nouveau rappelé mes propres tourments pendant ta crise, ces heures lorsque je me disais que tout cela était au-delà de mes forces, qu'il faudrait que je me sauve, qu'on se sépare... Je me suis rappelé tout cela et ce projet m'a paru insignifiant. Saisi de remords, de compassion, de culpabilité, j'ai tourné la tête. Mais tu ne pouvais plus m'entendre, tu as regagné ta chambre en compagnie de deux soignants. Pourtant, c'était à toi que j'ai dit à cet instant, en prononçant les mots distinctement : "Je t'aime". Ai-je voulu aussi, en prononçant ces mots à voix haute, effacer ces heures sombres lorsque j'avais voulu te fuir ?

En t'écrivant cette lettre, je veux en quelque sorte réitérer ces trois mots et te dire que je t'attends. On va essayer de remonter la pente ensemble.

Ton mari

LETTRE 8: Lettre à tous les "...istes, ...ogues et

Vous avez été nombreux, médecins généralistes, psychiatres, psychologues, infirmiers, à l'avoir rencontré dans vos cabinets ou services hospitaliers. Je peux vous donner de ses nouvelles ; Balthazar n'est plus de ce monde, il s'est suicidé.

Un jour, on lui a changé son médicament, un énième antidépresseur, et ces changements provoquent parfois des levées d'inhibition, paraît-il ; il a quitté l'hôpital psychiatrique Sainte-Anne où il était normalement soigné et surveillé ! Il a traversé le boulevard, est descendu dans le métro et s'est jeté sous la première rame qui arrivait. L'hôpital a été prévenu par la police.

Balthazar était mon père. Non, surtout, je vous en supplie, ne me plaignez pas !

Je l'ai trop entendu ce "*mon pauvre garçon*", "*ma pauvre dame*", "*mes pauvres enfants*", avec l'air contrit, maladroît et impuissant face à ce qui semblait être une fatalité.

Ne me plaignez pas, mais écoutez, partagez, comprenez ; faites ce que vous avez omis de faire avec moi et ma famille pendant toutes ces années de cauchemar.

Je ne sais même pas si vous avez pris le temps d'écouter, un jour, mon père. Je me rappelle encore ce psychiatre accueillant mon père en lui demandant quels médicaments il prenait déjà pour lui refaire la même ordonnance. La consultation avait duré 10 minutes, montre en main.

En tout cas, à aucun moment de toutes ces années, aucun de vous ne s'est soucié de ce que nous vivions, nous, sa famille, de cette violence permanente existante à la maison, de cette souffrance perfide accumulée jour après jour.

Et ces visites du dimanche à l'hôpital où j'allais avec ma mère. 200 kilomètres d'autoroute dans la R5 orange pour aller là où travaillait le psychiatre de l'hôpital Sainte-Anne nommée en province (nous habitons Paris). Il faut l'avoir vécue pour la comprendre, cette ambiance de service "psy" avec ces fantômes assommés par les médicaments, titubant dans les couloirs avec la cigarette au bec, l'air hagard et absent.

Je ne comprenais rien, j'avais peur, personne ne m'expliquait rien, mais il fallait "*que je sois courageux*" ! Va mon pauvre petit, tu dois être courageux et épauler ta mère ! On me demandait d'assumer l'impossible ! Et moi, je rêvais d'un autre monde, d'un monde d'insouciance et de sécurité affective comme celui dans lequel vivaient les autres enfants de mon âge.

Mon père aussi était dans un autre monde, parfois en dépression, parfois dans l'euphorie, ce que l'on appelait la psychose maniaco-dépressive, maintenant nommée pudiquement "troubles bipolaires", comme si ça en atténuait la gravité.

et autres ...iatres” qui ont croisé Balthazar

Dans ses périodes dépressives, je garde le souvenir d’avoir à le sortir du lit le matin pour qu’il aille au travail ; j’avais 14 ans ! Le monde à l’envers. Et parfois avec violence, je tapais sur mon père...

Il y avait aussi ces tentatives de suicide, ces appels au SAMU, ces visites à Fernand Vidal, hôpital parisien spécialisé dans les intoxications médicamenteuses.

Ces périodes d’hospitalisation étaient vécues à la maison comme des répits dans cette spirale de mort, comme un soulagement après la tempête en attendant la suivante...

Elles entraînaient aussi beaucoup de culpabilité, de questions avec l’impossibilité de comprendre, le sentiment d’avoir abandonné un être cher.

Et le retour à la maison de mon père, cette angoisse qui se réinstalle après l’absence.

Ces premières semaines où tout va mieux, la surveillance se relâche. Le malade se sent mieux, prend moins ses médicaments, La maladie refait surface insidieusement. La période euphorique s’installe, l’enfer recommence.

Et reviennent les frayeurs liées aux retours tardifs à la maison, souvent alcoolisés, les dépenses folles (ordinateurs, voiture, etc.) qui entraînent de nouveau des disputes, des bagarres, des claquements de portes voire des absences de deux ou trois jours.

Et de nouveau l’hospitalisation, les électrochocs cette fois-ci ; tiens, une nouvelle thérapeutique, vous aurez tout essayé !

J’ai parfois eu l’impression, plus vieux, que mon père était un bon cobaye. Vous me répondez qu’il en faut, mais je ne voulais pas que ce soit mon père !

Il m’a fallu des années pour réhabiliter mon père dans mon esprit. Il n’a tellement été qu’un “malade mental” pendant toutes ces années, aucun d’entre vous n’ayant pu, voulu ou su m’en donner une autre image, celle de l’homme qu’il était avant tout.

C’est aussi une famille qui a été détruite par toutes ces années de souffrance, chacun de nous (nous étions quatre enfants) ayant cherché où il le pouvait un refuge, un repère, chacun de nous ayant vécu à sa manière les événements, mais aucun de nous n’ayant été aidé à l’époque.

Un malade mental dans une famille, c’est une famille malade.

Et une famille malade, on s’en occupe, on s’en préoccupe, on la soigne pour que, même quelques dizaines d’années après, les fantômes de la souffrance et de la culpabilité qui continuent à hanter nos vies puissent disparaître.

Un fils de Balthazar

LETTRE 9 : Lettre à un étudiant en médecine

Cher Monsieur,

Après l'examen classant national, vous m'avez fait part de vos interrogations sur le choix de votre future spécialité et j'ai cru comprendre que la psychiatrie pouvait aussi vous intéresser. J'aimerais vous convaincre que notre spécialité méritera votre choix en vous rappelant que, ouverte aux avancées multiples des neurosciences, elle reste une spécialité relationnelle, très attachée à l'humanité du soin, qu'elle a cette richesse de s'intéresser à l'homme dans toutes les étapes de sa vie, tout en permettant des champs d'exercice multiples.

Contrairement à bien des spécialités médicales, la psychiatrie est avant tout centrée sur la relation que nous établissons avec notre malade, relation sans laquelle rien n'est possible, relation qu'il nous faut établir même quand la dépression mure le malade dans sa souffrance, quand le délire l'emporte dans un imaginaire menaçant ou quand les peurs l'envahissent. Cette relation au malade est le cœur de notre métier. Elle mobilise notre capacité à écouter, soutenir, porter, accompagner en faisant dans la vérité d'une relation humaine quelques pas avec celui qui souffre psychologiquement : c'est là le cheminement du travail de psychothérapie.

La psychiatrie a cette richesse de soigner l'homme dans toutes les étapes de son cheminement de vie : dès les premiers temps du développement de l'enfant, dans le questionnement à l'adolescence ou l'autonomisation à l'âge adulte avec les problèmes portés par chacun dans les aléas de sa vie affective, professionnelle et sociale. Qu'il s'agisse de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent ou de psychiatrie de l'adulte, et de la personne âgée, elle porte un regard actuel sur les problèmes de notre société ou de nos familles.

Face à tous ces problèmes fréquemment débattus dans notre société, la psychiatrie a changé. Même si, dans les cas les plus graves, elle s'appuie sur la contrainte de soin, elle a rompu avec l'asile du début de siècle dernier et, dans la plupart des cas, elle s'appuie sur des soins ambulatoires, l'hospitalisation étant réservée aux moments évolutifs et critiques de la maladie. Plus que d'autres spécialités, comme la médecine générale, elle connaît la misère ou le dénuement, elle travaille avec le champ social qui est souvent son partenaire principal.

Enfin, travailler en psychiatrie peut être un exercice très diversifié : en privé ou à l'hôpital (on parle de secteur de psychiatrie), aux urgences, dans des unités d'hospitalisation ou en consultation, en psychiatrie de liaison et psychologie médicale pour accompagner les patients souffrant de maladies somatiques graves, en psychiatrie légale quand la maladie conduit à des passages à l'acte criminels, notre exercice a une exceptionnelle diversité, permettant d'envisager une carrière professionnelle avec des étapes différentes.

La psychiatrie est aussi une spécialité qui mobilise notre réflexion à un carrefour de formations transversales d'une exceptionnelle richesse : de la clinique au droit, des neurosciences à la psychologie analytique ou cognitive, de l'anthropologie à la sociologie... L'ouverture de la psychiatrie dans des domaines qui mobilisent les débats de la société est pour nous une stimulation et un enrichissement que peu de spécialités médicales peuvent proposer.

C'est bien entendu une spécialité à forte responsabilité mais devons-nous nous en plaindre quand nous avons fait le choix d'être médecin ?

Bon courage dans votre réflexion.

M. H., professeur en psychiatrie

LETTRE 10 : Lettre à un théologien

Cher Père,

Hier, à la fin de la session, vous m'avez demandé si je connaissais Balthazar. Vous l'avez déjà rencontré, à sa demande, pour parler "de religion et de la foi". Je ne suis pas surpris de sa démarche : il l'a effectuée plusieurs fois auprès de moi. Malheureusement, nous avons dû nous séparer car le train n'attendrait pas (et il était à l'heure !) Comme vous me demandiez ce que j'en pensais, je vous ai promis de vous écrire. Je m'acquitte donc de ma promesse.

Balthazar représente un vrai cas d'école qui devrait intéresser le professeur de théologie que vous êtes. Et je l'écris en tout respect pour sa personne. Mais il m'est arrivé plusieurs fois d'avoir à m'occuper de semblables situations. Derrière l'affirmation d'un grand intérêt pour Dieu et les choses de la religion, derrière plus de connaissances qu'on ne s'attendrait à en trouver chez elles, ces personnes demeurent particulièrement complexes. Il est facile de se laisser abuser, malgré elles, ou de les enfermer dans leurs difficultés, malgré notre désir de les aider.

Au risque de trop simplifier, je tiens à préciser les divers éléments en cause. D'abord, se pose la question du sacré. Vous savez les relations très anciennes qui rattachent le sacré et les problèmes mentaux. Des cas sont attestés dans de nombreux cultes primitifs de la Grèce, comme souvent dans les religions dites traditionnelles. Le sacré représente l'envers de la réalité, l'autre aspect d'un monde que l'homme maîtrise mal et dont il cherche à s'emparer par la répétition de gestes magiques. Entre le monde ordinaire et celui du sacré, se dresse une ligne infranchissable, sauf par des personnes patentées et en des lieux de passages : grottes, fentes, sources... La Pythie de Delphes, vous le savez, vaticinait sur une fente d'un rocher d'où sortaient des fumerolles stupéfiantes. Elle communiquait ainsi avec les forces secrètes de la vie, les origines cachées du dynamisme : le sacré radicalement indifférent à toute forme ou limite.

L'étrangeté des propos et des comportements de personnes atteintes de maladie mentale a conduit bien des cultures à les penser en communication avec le sacré, voire à les constituer pour ses représentants. Quitte également à les traiter comme on fait devant le sacré : à les exclure et à les rejeter. Les lieux de passages et les êtres qui habitent des deux côtés, le profane et le sacré, sont dangereux.

J'en arrive à Balthazar ! Vous avez certainement remarqué comment ses propos sautent d'un point à l'autre, créant des distinctions ou des relations étonnantes : une stricte séparation oppose le mal (la punition) à l'aspect intouchable ou éthéré de la foi pure. Un temps, il fut persuadé de voir, d'entendre et de toucher son ange gardien. Toujours la logique binaire du profane et du sacré, de la punition ou des voix célestes. Lui qui n'est pas un violent

s'entêtait sur un détail. Justement, ce détail (un geste, une bougie posée à tel endroit précis) représentait l'ordre du monde entier, la création d'une harmonie indispensable à sa vie. Là, on entre dans les profondeurs mystérieuses de son psychisme et de ses failles.

Contrairement à d'autres personnes, je n'ai jamais rencontré chez Balthazar l'attachement pointilleux à des postures, à des cadres religieux. Il n'a pas la magie matérielle du rite. C'est plutôt une confusion qui mêle des points différents, sans hiérarchiser leur place. Avec, je le reconnais, des éclairs d'une grande lucidité, la faculté de pointer l'essentiel : la confiance, la prière, la générosité...

Balthazar est profondément sympathique, parce que, au-delà de ses difficultés, il témoigne d'une foi réelle. Nous-mêmes, cher Père, ne confondons pas tout ! Je veux dire : ne confondons pas sa foi personnelle, dont le Christ seul connaît la profondeur, et les modes d'expression de cette foi. Ils sont marqués par la maladie jusqu'à une blessure insurmontable, tout autant que par son histoire et son amour du Christ. Balthazar, vous l'avez remarqué, relie des aspects tenus pour incompatibles, comme si des pulsions inconscientes trouvaient sur ce terrain leur champs de manœuvre. Il reste des instants magnifiques de confiance dans le Christ et d'amour pour lui. Je pense qu'il faut glaner ces moments, les engranger dans sa mémoire et l'aider à y revenir souvent.

Certes, il convient d'être prudent pour ne pas tout canoniser. Mais avouez que nous sommes aussi dépassés par bien des expressions qui, pour parler autrement de Dieu, n'en disent pas moins une plus grande vérité : celle de la miséricorde.

Très fraternellement à vous : et vous verrez, Balthazar ouvre des fulgurances au-delà même de nos strictes formules habituelles. Il faut l'entendre.

Un autre théologien

LETTRE II : Aux frères et sœurs, à la famille de Balthazar...

Chers amis,

Nos récents échanges m'ont conduit à quelques réflexions que je me permets de partager avec vous, espérant, à travers ces lignes, vous dire combien par moments je me sens proche de vous et de ce que vous vivez.

Pour chacun d'entre nous, vieillir est une chance qui nous est désormais le plus souvent donnée. Il nous faut cependant nous saisir de cette chance et la cultiver pour tenter d'en faire quelque chose. Où trouverons-nous la force de considérer que la vieillesse de Balthazar constitue une chance ? Depuis tant d'années, il vous est arrivé si souvent de vous dire secrètement (de penser intimement, sans jamais le dire, justement) qu'il vaudrait mieux pour lui et pour vous tous que la maladie l'emporte, tant sa vie de souffrance psychique est parfois un enfer !

Or la maladie mentale de Balthazar ne fait pas mourir... Elle le rend vulnérable bien sûr, elle le fragilise mais l'accompagnement et les soins qui lui sont prodigués, depuis si longtemps maintenant, lui ont permis de se maintenir physiquement en assez bonne forme. Tant mieux évidemment.

Pourtant s'il vieillit, c'est aussi que nous vieillissons tous ! Il vous faudra donc, vous en avez une conscience aiguë, porter jusqu'au bout de votre propre vie la maladie de Balthazar ! Inquiets, angoissés vous pensiez parfois (vous espériez presque) qu'il mourrait avant vous.

La maladie mentale, quel que soit l'âge de celui qui en souffre, a ceci de terrible qu'une personne en est atteinte mais que c'est tout son entourage qui la porte comme si, par capillarité, elle se diffusait dans la famille. Et Balthazar le sait bien, il l'a compris depuis longtemps... Non seulement cela ne suffit pas à modifier son propre rapport à la maladie, mais cela ajoute à sa souffrance parfois, quand, dans des moments de lucidité, il se rend compte qu'entre lui et ses frères et sœurs s'est installée une sorte de dépendance dont personne ne peut jamais se défaire sans se sentir coupable. Et cette culpabilité qui vous tracasse tellement, presque sournoisement, le fait souffrir lui aussi.

Puisqu'il vieillit avec vous, mais on devrait dire avec nous, vous avez, nous avons, donc, à vieillir avec lui... C'est l'évidence et vous auriez dû, bien sûr, admettre cette évidence depuis longtemps ! Vous auriez dû ! On a bonne mine à vous donner des leçons... Nous n'aurions pas fait différemment, évidemment. Alors vous auriez dû (mais comprenez que nous sommes tous potentiellement inclus dans ce "vous auriez dû") vous défaire depuis longtemps de cette sorte d'espoir à la fois honteux, normal, absurde et tellement humain, qu'un jour vous soyez complètement libérés de la maladie de Balthazar, qu'un jour

vous n'avez même plus à y penser. Pourtant, même quand il sera mort, ceux d'entre vous qui lui survivront porteront encore intimement les traces, les marques, les stigmates laissés par sa maladie sur chacun d'entre vous.

Cette maladie aura été plus forte que lui, plus forte que vous, vous aurez pu (vous : médecins, soignants et accompagnants de toutes sortes, professionnels ou familiaux) dans l'ensemble, la rendre supportable, pour vous au moins, pour nous ; pour lui c'est moins sûr. Mais personne ne sera jamais parvenu à la réduire et vous n'aurez jamais pu envisager une véritable guérison.

Comment vieillira-t-il, Balthazar ? Cette question vous inquiète. Il vieillira comme chacun d'entre nous évidemment. Mais vieillissant, connaîtra-t-il des problèmes particuliers ? Qui le sait ? Comment la maladie mentale vient-elle compliquer les situations potentiellement difficiles pour tout un chacun ? Cette maladie entraîne-t-elle d'autres troubles avec l'avancée en âge ? Comment Balthazar pourra-t-il organiser sa vie de vieillesse ? Devra-t-il entrer à nouveau en établissement, lui qui a été si heureux de réussir à vivre dans son petit "chez soi" depuis quelques années après tant de temps d'allers et retours entre la maison familiale et l'hôpital... Et faudra-t-il qu'il puisse être accueilli dans un établissement spécialisé ? D'ailleurs existent-ils des établissements autres que l'hôpital psychiatrique pour l'accueillir encore ? Qu'attendra-t-il de vous, les membres de sa famille, et de nous ses concitoyens, en vieillissant ? Serons-nous prêts à répondre à ses attentes et capables de le faire ?

Vieillir implique des pertes, il attendra de vous que vous l'aidiez à compenser les pertes. Vieillir implique des deuils, il attendra de vous que vous le souteniez dans le nécessaire remaniement des investissements affectifs qu'il devra faire. Vieillir implique de remanier sans cesse son rapport au monde, il attendra de vous que vous l'accompagniez dans ce remaniement.

Toutes ces questions vous angoissent comme si, vos parents partis, vous aviez reçu leur angoisse en héritage, dans une espèce de loyauté, plus forte que vous elle aussi, qui vous travaille, même quand vous voudriez, parfois, y renoncer.

Alors il vieillit, Balthazar ! Il en est, par moments, visiblement satisfait ! Lui qui a presque toujours été conscient de sa maladie et de sa différence. Lui qui a toujours dit qu'il voulait travailler mais qui a si rarement pu le faire, le voici désormais légitimé à ne plus se penser obligé de travailler dans des ateliers qui l'accueillaient, volontiers sans doute, mais ne pouvaient pas lui offrir un travail qui l'aurait intéressé réellement. Enfin il a le droit de ne rien faire ! Le voici à la retraite, comme tout le monde, enfin comme tout le monde, enfin normal pourrait-on dire... C'est peut-être là que commence sa chance personnelle de vieillir... Se rapprocher de la normale, comme si, paradoxalement, la vieillesse venait gommer un peu de la différence qui l'a tant fait souffrir. D'ailleurs parlez-lui donc de son nouveau statut de retraité et il esquisse un léger sourire qui ne dit pas tout mais qui laisse apparaître qu'il savoure... Comme si lui aussi attendait cela depuis longtemps. De ce point de vue, sa vieillesse ne lui fait pas peur, elle lui fait envie semble-t-il.

Vous avez, depuis longtemps, renoncé à l'espoir du médicament qui, comme par magie, le libérerait de cette fichue maladie que personne ne sait vraiment nommer. Les psychiatres qui l'ont soigné ont trouvé une manière de limiter l'explosion des symptômes et de contenir, en quelque sorte, l'expression de ses troubles psychiques. Limiter, contenir, contrôler, apaiser, soigner encore alors qu'on sait qu'il ne guérira jamais... Comme s'il s'agissait depuis si longtemps d'une médecine palliative... Balthazar aura en quelque sorte passé sa vie en soins palliatifs, il regarde maintenant la vieillesse arriver et curieusement semble en ressentir un certain soulagement, un certain bonheur peut-être même !

Quelle leçon il nous donne ! Où trouverez-vous, où trouverons-nous la force de regarder sa vieillesse comme une chance ? Là précisément, dans la belle naïveté de son propre regard sur sa propre vieillesse. Nous qui avouons avoir été parfois tentés de ne pas le considérer tout à fait comme l'un des nôtres, tentés de ne pas le considérer tout à fait comme un de nos semblables à cause de sa maladie, voilà qu'au-delà de sa maladie il nous dit, à vous et à ceux qui veulent l'entendre, quelque chose de la chance que nous avons tous de vieillir.

Vieillissant, Balthazar nous pose encore une fois - et nous devrions lui en être reconnaissants - la question de savoir ce qui donne du sens à notre propre vie. Cette vie que nous voudrions si souvent lisse, sans aspérités, sans rudesse, sans heurts, sans accidents ni difficultés de parcours, sans maladie ni souffrance, sans vieillesse et finalement sans mort... Cette vie impensable et qui n'existe pas... Si nous déniions à Balthazar le droit de vieillir, c'est au fond sa dignité que nous lui contestons, rien d'autre... Balthazar, parce qu'il n'a connu qu'une vie de souffrance, de torture psychique parfois, serait-il moins digne que nous ? Si nous commençons à lui disputer sa dignité que restera-t-il de la nôtre ?

Voilà au fond ce que vous dit, ce que nous dit Balthazar au moment où il entre dans sa vieillesse et où cette entrée nous fait peur. Nous sommes, lui et nous, pétris de la même pâte, même s'il nous arrive d'en douter. Ce qui constitue sa maladie ne nous est pas étranger, ce n'est que question d'agencement, d'un peu plus d'organisation ou de désorganisation psychique. Sa souffrance nous rappelle que nous portons la même humanité et qu'à cause de cela, il ne s'agit pas de savoir si sa vie vaut plus ou moins que d'autres vies la peine d'être vécue. Il s'agit plutôt d'essayer de savoir comment nous pouvons faire société avec lui, au point que sa vie devienne, autant que c'est possible, bonne à vivre pour lui.

Finalement qu'il vieillisse ne change peut-être pas fondamentalement les données de ce que nous avons à essayer de vivre avec lui. Encore faut-il que nous fassions en sorte de ne jamais oublier que vivre c'est vieillir, forcément et que par conséquent, vieillir c'est vivre pour un peu de temps encore.

Amitié très cordiale.

M., directeur d'une maison médicalisée

LETTRE 12 : Lettre à un donneur de caution

Cher Georges,

Je sais que, tout comme moi, tu as donné plus de cautions que tu ne pourrais en honorer si tous les bénéficiaires cessaient de payer leur loyer en même temps. Mais nous savons bien que cela n'est jamais arrivé. Alors continuons ! Et je viens, par cette lettre, te proposer de faire jouer l'alternance.

Tu te souviens certainement de Balthazar. Comment l'oublier ?

Depuis quelques années, il vivait avec Alexandrine, rue du Bas des Sables. Plutôt bien : ils voyaient régulièrement le psychiatre et prenaient leurs médicaments ; les occupations ne manquaient guère, chacun à sa passion de collectionner des choses invraisemblables ; sortant en ville ensemble portant les mêmes chapeaux... et ne passant pas inaperçus ; une maigre pension multipliée par deux pourvoyant au minimum, aux tickets de bus, aux CD et aux cigarettes. Nous avons plusieurs fois avancé de l'argent, toujours remboursé, après une discussion intéressante sur les dépenses à faire.

Mais voilà la cause de cette lettre. Appel, la semaine dernière, dans la nuit de mercredi à jeudi. Alexandrine : *"Pouvez-vous venir tout de suite ?"* Grosse inquiétude pendant le trajet, comme tu peux t'en douter ; mais qui retombe en arrivant : simple scène de ménage. Balthazar venait de la frapper, sans trace visible ; ce n'était pas la première fois, mais ce devait être assez rare. Ils avaient pris conscience que ça ne devait pas durer et voulaient en parler ; mais, seuls, ils ne le pouvaient pas.

Scène plus magnifique que terrible : lui, plutôt grande gueule d'habitude, faisait profil bas ; c'est elle qui parlait le plus. Elle lui disait *"chéri"*. *"Chéri, si tu me tapes, on ne doit pas rester ensemble. Il faut qu'on vive séparément. J'ai envie de continuer à te voir, mais il faut qu'on prenne de la distance. Je ne veux plus que tu me tapes."* *"Chéri on ne peut pas rester comme ça"...* Il était d'accord et, pour les sécuriser, il a fallu que l'on commence sur le champ à programmer : donner un préavis ; faire deux demandes HLM ; qui prend quoi ? Etc.

Je reste caution pour Alexandrine et j'ai dit que je t'en parlerai pour Balthazar. Il n'y a pas urgence mais je ne voulais pas tarder au cas où tu le rencontrerais.

On se voit quand ? Je passerai au Toit si j'ai le temps. Tu viens dîner quand tu veux/tu peux.

Bien fidèlement.

Maxime

PS1 : Je ne connais pas beaucoup de couples dits normaux aussi lucides pour gérer ça aussi bien ! Je fais le pari qu'ils continueront à se voir, y compris tendrement, tant ils ont besoin l'un de l'autre et sont - dans leur relative marginalité - attachés l'un à l'autre.

PS2 : C'est peu de dire qu'ils sont attachants. Selon le temps dont on dispose, ça peut être lourd. Mais il y a bien plus à gagner qu'à perdre dans leur fréquentation. Et qu'est-ce qu'on peut rigoler avec Balthazar qui, cette nuit-là, m'a paru bien "responsable".

LETTRE 13: Lettre à une sœur de la communauté

Chère Amélie,

Tu m'as manqué cette semaine, car j'aurais bien voulu parler avec toi. Figure-toi qu'hier j'étais dans la cuisine en train de ranger des affaires, quand j'ai entendu des cris dans la rue. J'ai regardé par la fenêtre, et c'était Balthazar dans un état pas croyable. Si tu l'avais vu, ça faisait mal. Il est venu sonner à la porte. Il y a longtemps que ce n'était pas arrivé... Nous nous étions dit qu'il était peut-être parti à Marseille où il a probablement des attaches familiales. Tu te rappelles, il aimait bien te rencontrer, parce que toi aussi tu étais de Marseille : il devait sentir un appui auprès de toi. Mais cette fois, il était vraiment bouleversé, je ne l'avais jamais vu dans un pareil état. Il hurlait de douleur. Je ne crois pas qu'il avait bu car il ne sentait pas l'alcool. Et puis ce n'était pas son genre, semble-t-il. D'après ce qu'il m'a dit, il avait eu maille à partir avec les SDF du centre-ville qui lui ont fait des "choses horribles". Il n'a pas voulu dire quoi, mais ce qui est sûr, c'est qu'ils l'ont obligé à s'habiller en fille. Si tu avais vu son accoutrement... Bien entendu je lui ai préparé un sandwich, occasion de parler un peu. Je ne sais pas trop où il a pu aller après, sans doute à la Mission locale, comme d'habitude. En tout cas il m'a vraiment fait de la peine. J'aimais bien quand il venait, il bavardait. Il disait qu'au moins chez nous, à la communauté, ce qu'on lui donnait à manger était bon. Il respectait les consignes que nous lui avions fixées, depuis le jour où nous n'avons pas répondu assez vite à son coup de sonnette et où il avait cassé une vitre. Ou bien peut-être avait-il oublié de prendre ses médicaments. En tout cas après cela, plus jamais de violence, c'était un bon garçon. Il devait être suivi à la Mission locale. Au début, il y avait des histoires de travail mais il n'était pas toujours d'accord avec ce qu'on lui disait. Il y avait aussi des problèmes de médicaments que je ne comprenais pas trop. J'ai l'impression qu'il a dû être hospitalisé de temps en temps car on était des semaines sans le voir. Puis, on le voyait revenir dans le quartier, arpenter les rues de son pas alerte, en chantant. J'espère qu'il aura pu trouver de l'aide qualifiée et du réconfort quelque part. Mireille, notre voisine qui fait une permanence à la "Caravane" de Médecins du Monde, dit qu'elle ne l'a jamais vu. Enfin j'ai hâte que tu reviennes de ton camp de jeunes pour que nous puissions parler de tout cela. Il y a quelques jours, j'ai vu un film à la télévision qui m'a donné à réfléchir sur tout ça. C'était *Un homme d'exception*, un film de Ron Howard, sorti en 2001. C'était l'histoire de John F. Nash, un étudiant super-intelligent à l'université de Princeton aux Etats-Unis, mais arrogant, obsédé par ses recherches mathématiques. En 1950, il avait écrit une thèse remarquée. Devenu schizophrène, il a mis longtemps à accepter sa maladie, puis à l'appivoiser, tout en souffrant beaucoup. Ce qu'il y avait de beau, c'était sa femme, qui lui disait qu'il était incapable dans sa tête de distinguer si ce qu'il voyait était réel ou non. Mais avec son cœur, il ne se trompait pas. En 1994, on lui a donné le prix Nobel pour l'Economie car sa thèse de 1950 avait fini par révolutionner l'économie et bien d'autres choses. C'est sûr que ça n'arrivera pas à Balthazar.

A bientôt. Je t'embrasse.

Brigitte

LETTRE 14 : Lettre à un journaliste

Monsieur,

N'ayant pu vous recevoir au moment que vous demandiez, je vous réponds par cette note qui vous donne les renseignements que vous cherchez.

Qu'est-ce qu'un expert ?

Un expert est un professionnel auquel ses qualifications donnent une compétence reconnue. De multiples professions s'attachent un ou plusieurs experts (compagnies d'assurances pour les sinistres, agences immobilières pour l'évaluation des biens, etc.) En médecine, toutes les spécialités ont des experts (chirurgie, neurologie, médecine légale, etc. et psychiatrie).

Comment est recruté un expert psychiatre ?

Il doit être médecin, spécialisé en psychiatrie, inscrit au Conseil de l'ordre des médecins et avoir plusieurs années d'expérience professionnelle. Il se propose pour être inscrit sur la liste officielle des experts auprès du tribunal de grande instance du département où il exerce sa profession (en hôpital ou en cabinet privé). Il doit avoir un casier judiciaire vierge et fournir les justificatifs de ses diplômes. Si sa candidature est retenue, il prête solennellement serment devant le tribunal et est inscrit pour une durée d'un an renouvelable chaque année par acceptation d'un formulaire que lui adresse le greffe du tribunal. L'expert est tenu au secret médical comme tout médecin en exercice.

Qui sollicite l'avis d'un expert psychiatre ?

- soit une compagnie d'assurances pour l'évaluation d'un taux d'incapacité en relation avec des troubles mentaux consécutifs à un accident,
- soit un juge des tutelles d'un tribunal d'instance qui, par ordonnance, demande s'il y a opportunité de mettre sous tutelle ou sous curatelle (encadré 1) une personne présentant des altérations mentales induisant une vulnérabilité avec risque de dilapidation de son patrimoine,
- soit un juge d'instruction d'un tribunal de grande instance ou d'une cour d'appel, lequel a en charge le dossier d'un prévenu incarcéré ou non. Un expert inscrit sur la liste des experts auprès du tribunal de grande instance (TGI) ou de la cour d'appel de son département peut être nommé par un juge d'instruction d'un autre TGI sur le territoire national. A l'ordonnance adressée à l'expert est jointe la copie des interrogatoires subis par le prévenu.

1 Loi sur la protection d'un majeur représentant une altération des facultés mentales ou physiques le rendant incapable de pourvoir à ses intérêts :

1. Tutelle : mesure durable et totale de protection. Le protégé perd ses capacités civiles et juridiques et il est représenté pour tous ses actes par son tuteur sous le contrôle du juge des tutelles. Il ne peut voter ou faire de testament que si le juge lui restitue cette capacité.
2. Curatelle : mesure durable mais allégée de protection contre des décisions intempestives touchant le patrimoine mais préservant l'autonomie sociale et le droit de vote. Contrôle et conseils sont confiés à un curateur.
3. Curatelle renforcée : mesure intermédiaire ; le curateur a les mêmes pouvoirs que le tuteur mais le protégé peut disposer de l'excédent des dépenses gérées par le curateur.

- soit par ordonnance d'un juge d'instruction qui demande une contre-expertise. L'expert ainsi nommé en second a alors à confirmer ou à infirmer les conclusions du confrère qui a rédigé le premier rapport d'expertise.

Dans les affaires les plus graves, relevant de la cour d'assises, le juge d'instruction nomme très souvent deux experts psychiatriques conjointement mais demande un seul rapport commun et lors de la session d'assises un seul des experts présente le rapport à la barre au cours du procès. Souvent aussi, il nomme en parallèle un expert psychologue (encadré 2) qui fait un rapport psychologique sur la personnalité du prévenu en s'appuyant sur entretiens et éventuellement la passation de tests de personnalité.

2 Psychologue et psychiatre

Un psychologue a fait des études de psychologie en faculté de sciences humaines et est titulaire d'un master professionnel qui donne droit au titre de psychologue. Il n'est pas médecin et ne peut donc pas faire de prescription médicale.

Comment se déroule une expertise ?

Pour une compagnie d'assurances, le malade est convoqué par l'expert à son cabinet ou à l'hôpital à la date commune établie avec le représentant de l'assurance et avec le représentant de l'assurance de la partie adverse. Un seul entretien suffit généralement à l'évaluation des troubles et du préjudice.

Pour un juge des tutelles l'expert doit le plus souvent se rendre au domicile de la personne présentant un déficit, ce qui permet d'évaluer les troubles allégués par son entourage mais aussi les conditions de vie et éventuellement la réalité de dépenses outrancières, etc.

Pour une ordonnance du juge d'instruction, l'expert ou les deux experts nommés, après avoir pris connaissance du dossier pénal dont ils ont reçu copie, se rendent ensemble ou séparément à la maison d'arrêt autant de fois qu'il est nécessaire pour affiner leur opinion avant la rédaction du rapport commun à rendre dans les trois mois suivant la date d'ordonnance. S'il y a procès, les deux experts choisissent entre eux celui qui ira exposer le rapport. Il est alors appelé à la barre en tant que témoin par le président de la cour, prête serment de ne dire que la vérité et toute la vérité et de n'avoir aucun lien de parenté avec le prévenu. Il répond aux questions du président et des avocats et après déposition doit rester à la disposition de la cour dans l'auditoire, sauf si le président lui permet de se retirer.

Espérant avoir satisfait à votre demande, je vous prie de croire, Monsieur, en mes sentiments les meilleurs.

M., expert auprès des tribunaux

NB : Vous trouverez en annexe un exemple de rapport d'expertise.

ANNEXE DE LA LETTRE 14 : Rapport d'expertise psychiatrique de B.

Infraction : tentative d'homicide
Lieu de l'examen : maison d'arrêt

Je, soussigné, docteur X, psychiatre expert près de la cour d'appel de..., commis par ordonnance de Monsieur Y., juge d'instruction au tribunal de grande instance de..., aux fins de procéder à l'examen psychiatrique de B. et de répondre notamment aux questions suivantes :

Dire si l'examen du sujet révèle des troubles psychiques ; le cas échéant, les décrire et formuler un diagnostic.

Dire si l'infraction qui lui est reprochée a une relation avec ces éventuels troubles, en particulier si la personne était atteinte, au moment des faits, d'un trouble psychique ou neuropsychique ayant aboli son discernement ou le contrôle de ses actes ou d'un trouble psychique ou neuropsychique ayant altéré son discernement ou entravé le contrôle de ses actes, en application de l'article 122-1 du Nouveau Code pénal (encadré 1).

Le sujet présente-t-il un état dangereux ?

Le sujet est-il accessible à une sanction pénale ?

Le sujet est-il curable ou réadaptable ?

Certifie avoir examiné B. à la maison d'arrêt lors de trois entretiens et avoir consigné en conscience les résultats de ces examens dans le présent rapport que je certifie sincère et véritable.

L'article 122-1 du Nouveau Code pénal en vigueur depuis le 1^{er} mars 1994 comporte deux alinéas :

-1^{er} alinéa : "**N'est pas** pénalement **responsable** la personne qui était atteinte, au moment des faits, d'un trouble psychique et neuropsychique ayant aboli son discernement ou le contrôle de ses actes".

-2^e alinéa : "La personne qui était atteinte, au moment des faits, d'un trouble psychique ou neuropsychique ayant altéré son discernement ou entravé le contrôle de ses actes, demeure **punissable** ; toutefois, la juridiction tient compte de cette circonstance lorsqu'elle détermine la peine et en fixe le régime".

Rappel des faits après consultation du dossier pénal

Le dimanche 3 mai, Monsieur et Madame R., qui habitent une ferme à un kilomètre d'une petite ville, sont allés à pied avec leurs deux garçons de 12 et 10 ans à la séance de cinéma de 17h30. A leur sortie à 19h30, ils décident, comme il fait très beau, de rentrer par un chemin forestier. A une croisée des chemins, à environ 200 mètres de leur ferme, ils voient à faible distance une jeune homme à vélo s'arrêter un moment, regarder en l'air "bizarrement" dira Madame R., fouiller dans la sacoche jaune fluorescent de son vélo, puis remonter sur sa bicyclette dans leur direction. Arrivé à leur niveau, il s'arrête, pose son vélo au sol et s'écrie: "*La bourse ou la vie*", se précipite sur Monsieur R. et le frappe avec un couteau à l'abdomen. Monsieur R. s'effondre et perd connaissance. Effrayés, Madame R. et ses enfants reculent puis hurlent au secours. Les garçons partent en courant vers leur domicile tandis que l'agresseur, sans avoir tenté de prendre ni le portefeuille de sa victime, ni le sac de Madame R. tombé au sol tout près de lui, retire ce que Madame R. identifie comme un gros canif à manche en bois, le ferme, le remet dans sa sacoche jaune fluorescent sans précipitation et remonte calmement à vélo en direction de la ville sous les yeux de Madame R., qui ne le connaît pas mais pourra le décrire. Celui-ci se rend comme bien souvent le dimanche soir dans le premier café à l'entrée de la ville, s'assied, demande une bière et n'échange que quelques mots avec le serveur qui comme toujours, le trouve un peu "bizarre" et taciturne mais ne note rien de plus que de coutume. Moins d'une heure et demie plus tard, la gendarmerie alertée retrouvera le vélo à la sacoche jaune fluorescent devant le bistrot et arrêtera B., qui sur le champ reconnaît évasivement les faits, donne le couteau ensanglanté laissé dans la sacoche du vélo et se laisse emmener en grommelant: "*Il fallait bien... Il fallait bien...*"

Monsieur R., secouru rapidement par son voisin qui a entendu les cris des enfants et appelé secours et gendarmerie, a été opéré in extremis d'une hémorragie interne massive.

>>>

Examen

B. est âgé de 24 ans, brun, de taille et de corpulence moyennes sans signe physique particulier.

- Lors du premier entretien, il se montre fermé, regard par moments absent, avec mouvements de fébrilité des mains et ne donne que des réponses courtes et évasives ponctuées de "Je ne sais pas moi." Il ne livre que des éléments biographiques succincts et reste mutique sur les faits. L'entretien est écourté par un lever soudain de sa chaise, un demi-sourire adressé vers la fenêtre et une affirmation péremptoire: "*Il faut partir!*"

- Lors du second entretien la coopération est meilleure bien que marquée par une distance relationnelle évidente, une non-implication dans le discours qui reste haché, ponctué de silences inadéquats. Avec l'aide des éléments du dossier - consulté préalablement - il devient possible d'entretenir les éléments essentiels de sa biographie: B. est l'aîné de trois garçons, issu d'un milieu d'agriculteurs sans problème particulier. Pas de maladie notable jusque là, une scolarité primaire et secondaire avec de bons résultats jusqu'en classe de seconde. Là, brutalement il arrête les études, ne pense plus à être professeur des écoles comme il l'avait toujours espéré et pendant trois années refuse toute formation. Il aide un peu à la ferme mais sur sollicitation de ses parents. Des conflits s'ensuivent avec son père. Alors, il s'isole dans des promenades en forêt ou pendant des heures, se plonge dans des revues d'astrologie. La proposition d'un ami de la famille fait qu'il entre comme manœuvre dans une petite entreprise de maçonnerie. Dans le dossier, son employeur signale des absences injustifiées, des bizarreries dans ses réactions; il le dit intelligent mais lunatique et le garde par amitié pour ses parents.

B. n'a jamais eu de relation amoureuse et s'est éloigné de ses amis du collège : "Ça ne m'intéresse pas..."

- Lors du troisième entretien, B. paraît plus en confiance mais le contact reste disharmonieux avec des sourires inadéquats au dialogue. L'entretien permet d'aborder les faits certes dans une version identique à celle versée au dossier mais avec une donnée explicative enfin exprimée : *"Moi, les astres me disent des choses... Sur le chemin, j'étais en vélo... Je me suis arrêté quand j'ai vu l'étoile polaire... Toute seule... J'ai entendu une voix dans ma tête qui m'a dit : "Celui que tu vas rencontrer veut te tuer"... Heureusement que j'ai toujours mon couteau pour les champignons dans ma sacoche... (rire)... Vous comprenez... Il fallait bien, il fallait bien... Elles sont très fortes les étoiles (regard vers la fenêtre)"*. A ma question : *"Pourquoi avoir dit : la bourse ou la vie, et ne pas avoir pris le sac de Madame R."* B. répond : *"Mes frères disent toujours ça quand ils se battent et moi aussi"*, et pour le sac, *"Madame R. je ne la connaissais pas... C'est lui qui m'aurait tué"*. A ma dernière question : *"Monsieur R. vous a-t-il menacé?"* B. sourit et répond : *"J'ai bien vu qu'il le pensait..."* Aucun sentiment de culpabilité ne sera exprimé, ni même aucune prise de conscience de la gravité des faits.

A noter qu'il n'existe au dossier aucun élément d'alcoolisation ou de prise de stupéfiants capables d'expliquer le passage à l'acte de B. Son taux d'alcoolémie était à 0,15 après les faits (une bière absorbée au café).

>>>

Discussion

L'analyse de l'histoire de B., les données des interrogatoires de l'entourage versés au dossier et les trois entretiens permettent de retenir des éléments pathologiques multiples et sévères dans la personnalité de B.

Des éléments de discordance: à l'adolescence, changement de comportement, arrêt brutal et immotivé des études, isolement progressif puis indifférence à l'entourage, au monde extérieur, intérêt exclusif pour l'astrologie mais de manière stérile. En opposition avec ce qu'il était jeune adolescent, s'installe une distance affective avec la famille, les amis du collège, les relations de travail et même les habitués du bistrot du dimanche soir: désintérêt pour toute relation amicale ou amoureuse.

Des troubles du comportement: bizarreries, absences immotivées au travail, caractère "lunatique", dit son patron, promenades solitaires sans but, attitudes stéréotypées (fixe la fenêtre de façon répétée pendant les entretiens), sourires ou rires inadéquats au dialogue, à la situation d'entretien et au rappel des faits graves; réactions incongrues et imprévisibles dont la plus flagrante est celle de la tentative d'homicide sur une personne qu'il ne connaît pas et qui ne l'a nullement agressé.

Des troubles du cours de la pensée: pensée ralentie, phénomènes de barrage, silences inadéquats, réponses paralogiques, déviance des actes de langage ("la bourse ou la vie" ne veut plus dire "donnez-moi votre argent" mais "je me défends").

Des éléments d'automatisme mental avec hallucinations auditives (voix dans la tête) et idées délirantes d'influence (les étoiles lui disent les choses... l'étoile polaire lui transmet une voix qui lui donne l'ordre de tuer), construction délirante de se défendre contre un agresseur et d'être en état de "légitime défense".

Tous les troubles précités amènent au diagnostic de schizophrénie avec idées délirantes évoluant en dysharmonie progressive de la personnalité depuis la fin de l'adolescence et révélée de façon patente par le passage à l'acte imprévisible de tentative d'homicide réalisé le 3 mai sur la personne de Monsieur R.

>>>

Conclusion

En réponse aux questions posées dans l'ordonnance :

L'examen du sujet révèle un état de psychose schizophrénique avec hallucinations auditives et délire d'influence.

La tentative d'homicide, infraction reprochée à B., est en relation directe avec les troubles psychotiques qu'il présente. Au moment des faits, il était en proie à une hallucination auditive qui lui imposait le passage à l'acte, vécu comme une légitime défense. Cette idée délirante impérieuse a aboli tout discernement et tout contrôle de ses actes.

Le sujet présente un état dangereux manifeste car soumis à ses hallucinations et à ses idées délirantes en l'absence de soins adaptés à ses troubles psychotiques.

Au moment de l'examen, il n'est pas accessible à une sanction pénale puisque ses troubles psychiques ont induit l'idée déréalisée qu'il était non pas l'agresseur mais la victime d'une agression meurtrière inévitable.

Le sujet est en droit curable et réadaptable s'il est soumis en milieu hospitalier spécialisé à des soins adaptés à la gravité de ses troubles psychiques. Toutefois, la prise de traitement ne peut formellement exclure le risque de récurrence d'un passage à l'acte tant par l'évolution variable de la schizophrénie que par l'incertitude de l'observance du traitement toujours à considérer lorsque le malade en phase d'amélioration bénéficie de sorties de l'hôpital psychiatrique.

L'expert, près la Cour d'appel



Parmi les cas, peu nombreux, de violences commises par des malades mentaux, les médias retiennent certaines affaires qui donnent lieu à de longues descriptions d'actes graves. Des interrogations apparaissent alors sur le travail des experts.

Il a paru judicieux à la commission de présenter un exemple de rapport d'expertise sur un cas (fictif) tragique.

Mais il faut absolument éviter de faire l'amalgame entre maladie mentale et crime. Entre 1 homicide sur 20 et 1 sur 50 seulement sont concernés par la maladie mentale, et c'est le plus souvent dans la sphère familiale. Si les schizophrènes sont 4 à 7 fois plus violents que la moyenne, il ne faut pas oublier qu'ils sont 11 à 17 fois plus victimes que la moyenne et que le risque de violence est bien supérieur chez les personnes qui boivent ou se droguent.

LETTRES 15: Courrier des lecteurs au sujet de "l'

L'éditorial de notre édition du 18 mars consacré au drame qui a endeuillé notre ville et qui est encore dans toutes les mémoires¹ nous a valu un nombre considérable de courriers et courriels contestant (parfois vertement voire de manière injurieuse, en ce cas le plus souvent de manière anonyme) ou au contraire soutenant notre lecture de ce dramatique événement. Nous avons sélectionné deux courriers qui résument bien la position de nos lecteurs.

Courrier de Pierre G.

Merci, Monsieur le rédacteur en chef, pour votre édito du 18 mars. Merci d'avoir pris un peu de recul par rapport au tapage médiatique, voire politico-médiatique qui a suivi ce douloureux événement. Vous n'avez pas masqué l'horreur des faits, la sidération des témoins, l'indicible douleur de la compagne de la victime arrivant sur les lieux du crime, mais vous avez su aussi dire la douleur des parents de ce jeune criminel, si tant est qu'on puisse utiliser ce mot qui suppose une volonté avérée de nuire et une pleine responsabilité de l'auteur de l'acte. Merci pour le courage avec lequel vous avez rappelé, alors que l'ambiance était au lynchage, symbolique heureusement mais qui peut prétendre que cela le soit toujours, que l'on ne peut juger et *a fortiori* condamner une personne

dont le discernement est profondément et durablement altéré (ce ne sont peut-être pas les mots exacts car je ne suis pas juriste!) Pour dire plus simplement, qu'on ne peut juger "un fou". Merci d'avoir rappelé aussi le long combat des philosophes et des religieux, à une époque où pourtant ils étaient souvent opposés, pour que soit reconnue la pleine dignité de ceux qui, comme Balthazar, souffrent de graves pathologies mentales et soit condamnée l'inhumanité de leur condition de détention, car comment qualifier autrement l'enfermement et l'enchaînement (au propre et au figuré) dont ils étaient alors victimes, (...).

Au passage quelle joie qu'aujourd'hui un de ces lieux d'enfermement porte désormais, dans notre ville, le nom de Michel Foucault et abrite une cité pour étudiants internationaux.

Mais aussi, merci d'avoir lucidement admis que la médecine, malgré de grands progrès, ne peut tout guérir, que le psychiatre, comme tout médecin, a une obligation de moyens et non de résultat et qu'il peut se tromper dans ses décisions (même si généralement elles résultent d'une réflexion collective d'une équipe soignante). Notre société n'accepte plus ni le risque, ni l'échec. Elle veut se garantir de tout, de l'enfant à naître qui ne serait pas parfait comme de la personne âgée dépendante qui coûte cher, alors, pensez donc, le "fou"! Merci d'avoir admis que rien n'était simple, qu'il n'y a pas de solution facile (oui, parfois il faut enfermer et peut-être pour toujours), que les gesticulations et coups de menton des politiques n'apportent rien, pas plus que des projets de loi bâclés en quelques heures (et aussi vite oubliés...) Merci d'avoir été humble face à l' inexplicable, face à l'inouï de certaines situations, merci de ne pas nous avoir donné de leçon mais de nous avoir aidés à réfléchir sans nous masquer notre incapacité à tout comprendre et maîtriser.

¹ Est-il besoin de rappeler l'agression mortelle dont a été victime en pleine rue le jeune G., le meurtrier présumé étant Monsieur Balthazar, qui n'avait pas rejoint l'hôpital psychiatrique à l'issue d'une autorisation de sortie.

“l’affaire Balthazar”

Courrier de Georges P.

Monsieur l’éditorialiste, je ne décolère pas depuis que j’ai lu votre prose du 18 mars ! Votre compassion à base de pseudo-humanisme où on sent poindre – c’est surprenant au vu de l’histoire de votre journal créé par des “bouffeurs de curé” – des re-lents d’une éducation chrétienne teintée de lectures de philosophes comme Michel Foucault. Vos réflexions (?) m’ont donné de l’urticaire. Ce monsieur Balthazar est un monstre, un point c’est tout ! A la rigueur, j’aurais pu admettre que des jurés populaires lui reconnaissent des circonstances atténuantes et lui évitent la peine de mort, si elle n’avait pas été abolie (un autre débat sur lequel j’ai déjà envoyé des courriers dans le passé) mais c’est tout et c’est déjà bien gentil ! A-t-il eu de la pitié pour sa pauvre

victime ? Et les médecins qui lui ont permis de sortir, qu’on les cite comme complices ou au moins qu’on sanctionne leur incompétence ! Un fou dangereux, cela se voit comme les yeux au milieu de la figure (mais d’aucuns disent qu’on a parfois du mal à différencier qui est le malade et qui est le médecin dans un hospice d’aliénés) et on ne le laisse pas sortir. Au moins en prison à perpétuité avec peine de sûreté maximale, la société sera tranquille. Vivement que la nouvelle loi annoncée qui va permettre l’enfermement définitif des fous soit en vigueur, on pourra sortir de chez soi sans risquer un coup de couteau dans le dos.

Je ne vous salue pas Monsieur, et doute que vous ayez l’honnêteté de publier mon courrier.

LETTRE 16: Lettre de Balthazar

Chers usagers des autobus poitevins,

Voilà assez longtemps que je suis amené à prendre les transports en commun soit en ville, soit entre Poitiers et les villes voisines et j'ai eu envie de vous dire, tout simplement, ce qui rend pour moi ces trajets difficiles.

J'ai 35 ans et je souffre depuis de nombreuses années de troubles psychiques. Ma vie sociale n'est donc possible que si je m'astreins à suivre les traitements qui me sont prescrits, sans manquer un seul jour. Sinon, gare aux dérapages ! On paye cher la moindre négligence et mon équilibre nerveux est comme un mécanisme très sensible qui ne demande qu'à faire des siennes. Je dois sans arrêt me méfier de lui et quand mes nerfs me débordent, sans crier gare, je peux devenir violent. C'est surtout que je ne suis plus moi-même et alors la colère, la révolte, la violence prennent possession de moi. Je me retrouve après avec des dégâts que je ne voulais pas commettre - et que j'ai parfois payés très cher - et un mal-être difficile à supporter.

Il faut savoir aussi que le traitement quotidien est à ajuster régulièrement. Il faut trouver les dosages les plus adaptés, ce qui ne se fait pas toujours du premier coup. Ce sont des expériences assez désagréables à vivre. Et puis, une fois par mois, il y a la piqûre, que j'appréhende à chaque fois. Elle me laisse KO. La nuit qui suit est agitée, le lendemain je ne suis pas encore tout à fait moi-même et celui qui me croise voit bien que je suis sous l'effet de quelque chose. J'ai un regard dans le vague, mon visage est comme plissé et ramassé.

Tout cela pour vous dire que quand je monte dans le bus, je suis bien conscient que je ne ressemble pas aux autres voyageurs, les "normaux", ceux qui vivent sans traitements, qui maîtrisent leur équilibre sans problème. J'inquiète, je mets mal à l'aise. J'appréhende donc à chaque fois les regards qui vont se poser sur moi et, pire, les remarques sur mon passage quand je vais m'asseoir. Je ne veux pas reprendre ici toutes les expressions désobligeantes que j'entends, mais en gros on me traite de drogué, de défoncé. Je vois bien que je suis perçu comme celui qui fait usage de stupéfiants pour s'éclater, alors que moi je rêve de me libérer de toutes ces drogues qui m'habitent depuis si longtemps que je suis incapable de savoir qui je suis vraiment. Dans ma tête, les pensées sont compliquées. Les mots pour dire ce que je pense, ce que je voudrais dire, ce que je voudrais pouvoir répondre, restent pour moi difficiles à trouver. Lorsque je sais ce que je voudrais dire, ma langue reste empêtrée, pâteuse. Je vois bien dans le regard des autres que la cause est entendue : drogué, défoncé, marginal, peut-être dangereux, à éviter en tout cas.

Ce que je souhaiterais, c'est que vous, les usagers de ces transports, posiez sur moi le même regard que sur les autres. Juste me sentir transparent.

Rien à signaler. Rien à critiquer. Ne détournez pas le regard, n'essayez pas de masquer votre gêne. Même si vous pensez que je me drogue, gardez-le pour vous. Ne manifestez rien. Je me sentirai alors comme les autres et prendre le bus deviendra un moment de bonheur.

Vous savez, j'ai mis beaucoup de temps à me décider à faire les démarches nécessaires pour avoir une carte de bus me permettant de voyager gratuitement. Mes amis me disaient de le faire puisque j'y ai droit, mais j'avais toujours une bonne raison de me dérober. Il me manquait une photo, un papier. Bref, je n'y allais pas. Et quand j'habitais en dehors de Poitiers, comme je n'avais pas d'argent, souvent je faisais du stop. Les kilomètres à pied, l'hiver, dans le froid ou sous la pluie, c'est dur. Alors, il reste le stop. C'est plus long, on attend dans le froid, on ne sait pas comment on va être accueilli. Parfois je me suis fait débarquer rapidement. Alors pourquoi ? J'ai fini par comprendre que je me faisais ce raisonnement : si quelqu'un m'a vu tel que je suis et s'arrête quand même pour me prendre, c'est qu'a priori il aime aider les autres, il est prêt à se laisser déranger par un autostoppeur. Il ne va donc pas me juger, voire me critiquer. En fait, ce quelqu'un me permettait d'échapper aux réactions blessantes que je risquais de m'attirer dans le bus. C'est pour cela, tout bêtement, que j'étais prêt à accepter les inconvénients du stop.

Voilà. Tout cela peut vous sembler sans grande importance. On ne va pas faire toute une histoire parce que quelques voyageurs sont intolérants ! Mais si je vous écris cette lettre c'est justement pour essayer de vous convaincre que ce n'est pas insignifiant. Ce n'est insignifiant ni pour moi, ni pour vous. Je voudrais que mon histoire de bus soit une petite pierre de l'édifice de la vie en commun. Oui, certains sont différents. Oui, chacun va décider qui est normal, qui ne l'est pas, en se fondant sur l'apparence. Mais l'apparence peut être bien trompeuse. Je ne suis pas ce que vous pensez que je suis, en voyant sur mon visage le reflet d'un désordre intérieur. Nous sommes nombreux à être fragiles au point que cela pétrit nos visages. Mais nous avons vraiment envie de relations, d'amitiés, d'une vie sociale ordinaire. Nos fragilités nous les connaissons bien, nous vivons avec elles à chaque instant de nos journées et de nos nuits. La tutelle, l'impossibilité de travailler ou de voter, la vie dans les foyers : on voit bien qu'on est plutôt une charge pour la société. Alors si c'était possible que parfois les regards des autres au lieu de nous rappeler nos limites, nous donnent un peu le sentiment d'être comme tout le monde, ça ferait vraiment du bien.

Et le rictus contraint de notre visage pourrait devenir un sourire de bienvenue.

A bientôt sur les lignes des bus de la ville et des environs.

Balthazar

Au seuil



Depuis une quinzaine d'années, la commission Justice et Paix du diocèse a examiné des sujets qui se situent à la frontière entre ce que notre société refuse de voir et ce qu'elle accepte de regarder en face. Problèmes du seuil : dedans ou dehors... Toute société se définit par des limites, comme un corps est circonscrit par une peau, avec un dedans et un dehors. Sans ces délimitations, une société se dissout. Mais elle étouffe si ces frontières se sclérosent. Rappelons-nous : une peau respire, elle laisse passer ; elle n'est pas hermétique. Une orée sert de transition entre les plaines et la futaie. Ainsi les plages entre les terres et l'océan...

Ces lieux mixtes, mélangés, où s'imbriquent et se fécondent des éléments contraires, possèdent une grave particularité. Leur ambivalence vers un lieu ou un autre en font des endroits de découverte et d'accueil ou des murs d'igno-

rance et de rejet. Tel est le double sens du seuil : l'hospitalité ou l'inimitié.

Ces faits, largement présents, sont pourtant ceux qui restent obscurs, parce qu'en plus des faits, influencent ici les relations à ces faits, c'est-à-dire les émotions profondes, les habitudes enracinées, donc l'émotivité plus ou moins consciente. Il n'y a pas que les valeurs, les proclamations ou les idéaux. Il y a tout autant le type de rapports qu'une société entretient avec les qualités qu'elle honore, mais qu'une mauvaise relation pervertit. L'appartenance à un groupe devient ainsi solidarité ou identité revancharde. Il n'y a pas que les valeurs, il y a aussi leur usage. Et cet usage traduit très concrètement ce qu'entend bien vivre une société à l'ombre des étendards qu'elle déploie. La vérité profonde d'une vie sociale se manifeste crûment en ces points frontières, à ces seuils. Là, il lui devient difficile de tricher : ce qu'elle fait de ses proclamations éclate au grand jour dans la banalité du quotidien, jamais totalement bon ni irrémédiablement corrompu. C'est là pourtant où les gens ordinaires décident de leur comportement ou pactisent avec les humeurs d'un moment, donc les renforcent. Le seuil devient ainsi le point d'une vigilance aigüe, un guet, le lieu critique de la conscience.

Parmi les graves sujets possibles, l'un s'est imposé à l'attention des membres de la commission Justice et Paix : la vie parmi nous de personnes "mal dans leur tête". Comment les appeler ? Tant de mots sont employés aux contours pas toujours précis. Les spécialistes consultés possèdent leurs catégories : les cas sont divers, les âges variés, la gravité du mal diffère selon les sujets. La science évolue dans ses classements. Elle tâtonne encore pour les soins.

Cependant, les médias présentent à grands coups de projecteurs les accidents où la violence s'est déchaînée, provoquant en réaction

des projets encore plus drastiques de répression et d'enfermement. Du coup, la peur augmente : l'étrange, c'est-à-dire l'étranger, devient menaçant. La protection érigée en principe indiscuté pense qu'à enclorre les personnes dans des camisoles chimiques ou physiques, le tout autre, "l'aliéné", sera mis hors d'état de nuire. Peut-on mieux montrer que l'exclusion se met à l'œuvre pour créer des "parcs" hors de la vie sociale ? On ne résout donc rien, on isole. Aucune assurance de progrès n'est ainsi envisageable.

Mais il suffit de regarder autour de nous. Beaucoup de familles connaissent l'un des leurs qui subit une maladie psychique ou mentale, sans pour autant commettre un acte violent, sinon sur lui-même. Pour ces parents, la souffrance est indescriptible. Le mal est multiforme. Les diverses spécialités médicales qui s'en occupent ne bénéficient pas des moyens ni de la reconnaissance nécessaires. La scolarité pose problème, le travail se montre épisodique, les relations incertaines. Il arrive que la justice ait à en connaître. Et que faire quand arrive la vieillesse ? Le nombre de personnes concernées par une situation, en plus de la famille, comprend le maire, les pompiers, la gendarmerie, les travailleurs sociaux et le personnel infirmier... Que de monde pour des difficultés qui débordent largement les rares cas extraordinaires !

Oui, il est exact que certains de ceux qui "sont mal dans leur tête" déploient une surprenante activité intellectuelle ou artistique ; que d'autres vivent une authentique expérience spirituelle sans succomber à des déviations excessives et parfois très réelles. Ces faits ne sauraient occulter le halo de souffrances qui les entoure. Au fond, si quelqu'un n'est pas concerné de près par une personne qu'il connaît, il passe à côté, de l'autre côté. Ainsi se délite une appartenance collective que d'autres sociétés gèrent mieux et plus naturellement que la nôtre.

Tel est donc le sujet que nous avons étudié. Sans être des spécialistes en ces domaines, nous sommes impliqués parce que nous connaissons quelqu'un qui est "mal dans sa tête". Surtout parce qu'étant citoyens, nous souhaitons qu'en allant au seuil, là où ces personnes appartiennent au même corps que nous, nous puissions aider à ouvrir une porte d'entrée. Mais il y a tant de situations ! Comment faire ? Nous avons créé un personnage, une personne venue de loin, marchant à l'étoile : Balthazar. Il a un nom, mais il est jeune, adulte ou âgé, homme ou femme. Les lettres de ce recueil lui sont adressées ou elles rejoignent des gens qui le connaissent. Une lettre est signée de sa main.

La vie ordinaire se manifeste ainsi, sans artifice ni solution. Simplement, parce qu'en nous reconnaissant de la commune humanité, se lève un peu de cette fraternité sans laquelle n'existe aucune société digne de ce nom.

Maintenant, ne craignez-pas ! Laissez la porte ouverte !

✦ *Albert Rouet, archevêque de Poitiers*

ADRESSES UTILES

Etablissement de psychiatrie

Centre Hôpital Georges Renon
40 Avenue Charles de Gaulle
79021 Niort
Tel : 05 49 78 38 10
www.ch-niort.fr

Centre hospitalier Henri Laborit

370 Avenue Jacques Cœur
86000 Poitiers
Tel : 05 49 44 57 57
www.ch-poitiers.fr

Maison départementale des personnes handicapées

39 rue de Beaulieu
86000 Poitiers
Tél. : 0810 86 20 00
www.mdp86.fr

Maison départementale des personnes handicapées

37 rue du Vivier
BP 80 105
79004 Niort Cedex
Tél. : 05 49 04 41 30
www.mdp79.fr

Groupe d'entraide mutuelle et d'espoir de vie

10 Boulevard de Nantes
79300 Bressuire
Tel : 05 49 80 37 71

Union nationale des familles et amis de malades psychiques

(UNAFAM 86)
Monsieur Yves Péтар
11 Rue du bourg
86170 Yversay
Tel : 05 49 88 19 86
Unafam86.free.fr

ARGOS 2001 (antenne régionale)

Association d'aide aux personnes atteintes
de troubles bipolaires et à leur entourage
2 rue des Roitelets
86580 Vouneuil-sous-Biard
Tel : 05 49 54 34 40
Argos2001.vienne@free.fr

Amitié Espérance

Groupe de vie spirituelle
10 rue de la Trinité
86034 Poitiers

Ont participé à la rédaction : Mgr Albert Rouet, Jean et Janine Baudry, Philippe et Emmanuelle Devaux, Simone Gendreau-Donnefort, André Dragon, Hubert Dujardin, Sœur Maryvonne Duclaux, Christian Genre, Thomas Guérard, Michel Massé, Guy Parent, Christian Yéni, membres de la commission et Michel Billé, Maryse Gil, Abel Jallais, Geneviève Marchandise, Jean-Louis Senon.

CONCEPTION-RÉALISATION : **Bayard Service Edition**, BP 97 257, 35 772 Vern sur Seiche, tél. 02 99 77 36 36
www.bayard-service.com - bse-ouest@bayard-service.com
DIRECTEUR DE LA PUBLICATION : Serge Duguet - **SECRETARE DE REDACTION** : Romain Penisson - **MAQUETTE** : Jérôme Nouvion
ISSN : 1963-2037 - **IMPRIMERIE** : LBC
CRÉDIT PHOTO DE COUVERTURE : Creative commons.org - Janvier 2010 - **CRÉDIT PHOTO** : Marc Taillebois

TABLE ALPHABÉTIQUE

Les chiffres renvoient aux numéros des lettres.

Accueil, Accompagnement : 2, 3, 12
Agressivité, Dangereusité : 5, 7, 15
Alcool : 8
Art : 17
Association : 6, 8
Culpabilité (la nôtre) : 6, 7, 8, 11
Communautés
 Communale : 5
 Locale : 3, 4
 Religieuse : 13
 Scolaire : 2
 Commune humanité : 17
Dangereusité : 5
Délire : 7, 9
Dépenses : 8
Dignité : 11, 15, 17
Ecole, Education : 2, 6
Ecoute : 3, 4, 12, 13
Enfermement : 15, 17
Etrangeté, Etranger : 5, 17
Exclusion : 1, 4, 17
Expertise : 14
Famille : 1, 5, 6, 8, 11, 17
Fils : 8
Foi (la sienne, la nôtre) : 3, 4, 10, 17
Foucault Michel : 15
Fragilité : 1, 16
Frontières : 17
Handicap : 1, 2, 6, 12
Hôpital, hospitalisation : 7, 9, 16
Impuissance : 7, 8
Internement, placement d'office : 5
Justice : 14
Justice et paix : 1, 17
Maire : 5
Médias : 1, 15, 17
Médicaments : 1, 16
Mère : 6
Mari : 7
Naissance : 6
Passage à l'acte : 9
Peur (la sienne) : 7, 8, 9, 16
Psychiatre : 2, 4, 5, 7, 8, 14, 15
Psychiatrie : 8, 9
Psychologue : 14
Regard (le nôtre) : 2, 3, 4, 16
Responsabilité pénale (ou non) : 14, 15
Rue : 13, 16
Sacré : 10
Scène de ménage : 12
Schizophrénie : 13, 14
Société : 5, 11, 16, 17
Soins ambulatoires : 9
Souffrances : toutes
Suicide : 8
Trouble bipolaire : 7, 8
Tutelle : 14
Vieillesse : 11
Visions, Voix : 7, 14

La commission remercie les nombreuses personnes consultées pour l'élaboration de ce dossier.

COMMISSION DIOCÉSAINE JUSTICE & PAIX

DU DIOCÈSE DE POITIERS

Dans la même collection :

Réflexion éthique

*concernant le projet d'un laboratoire d'études
sur le stockage des déchets nucléaires dans le Sud de la Vienne*
(Mai 1996)

“Gens du voyage et Gadjé”

(Décembre 1996)

Les jeunes et l'alcool

(Août 1997)

Les étrangers en Vienne et Deux-Sèvres

(Avril 1999)

Vivre la politique

(Juin 2000)

Pauvreté en milieu rural

(Mai 2003)

Bosser et vivre... les jeunes et l'emploi

(Mars 2006)

Les enjeux de l'eau, ça ne coule pas de source

(Mai 2008)

Vous pouvez adresser vos remarques sur ce document à :

Commission Justice & Paix
1-3 place Sainte-Croix - 86035 Poitiers Cedex

Vous pouvez vous procurer ce document par correspondance

à l'adresse ci-dessus ou l'acheter au Service de catéchèse
(10 rue de La Trinité - 86034 Poitiers Cedex)
à la librairie de la Procure Saint-Hilaire à Poitiers.

